PER
R-382
EX-5
15

REVUE DOMINICAINE

BONNES ADRESSES À CONSULTER

ACCESSOIRES, APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES :
CAMERAS, CINÉ-CAMERAS, PROJECTEURS, LANTERNES À VUES FIXES, ETC. :
Au Royaume de la Camera Inc., 3, St-Jean, Tél. 3-4327, Québec

ACCESSOIRES ÉLECTRIQUES :
Bizier & Caron Ltée, 43½, St-Joseph, Tél. 4-1081, Québec P. Q.
Roland Electrique Enrg., 3190, 1ère avenue, Tél. 3-0895, Québec

AGENCES COMMERCIALES DIVERSES :
Bouffard, Mme S., 19, Foisy, Tél. 1156 .... Lévis, P. Q

AGENTS MANUFACTURIERS — IMPORTATEURS :
Lortie, J. R., 88, boul. Orléans, Tél. 2-7735 .... Giffard, P. Q.

ALUMINIUM :
Martel, Richard, 596, 1ère av., Tél. 3-9403, Limoilou, ... Québec

APPAREILS ÉLECTRIQUES :
Marquette Electrique Inc., 28½, Ch. Ste-Foy, Tél. 3-2114, Québec

ARCHITECTES :
Bouchard & Rinfret, 400, boul. Charest, Tél. 4-0734, Québec, P. Q.
Chabot, Germain, 226, St-Jean, Tél. 2-6511 .... Québec, P. Q.
Desmeules, Gabriel, 226, St-Jean, Tél. 4-3864 .... Québec, P. Q.
Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 .... Montréal

ARCHITECTES LEMIEUX, 760, SQUARE VICTORIA, LA .2870, MTL.
Ludger Lemieux — A.A.Q.P. — M.R.A.I.C.
Paul M. Lemieux — B.A. — M.R.A.I.C. — A.A.P.Q. — D.P.L.G.F.

ARPENTEUR :
Bélanger, Henri, 85, Monk, apt. 2, Tél. 2-3848, Québec, P. Q.

ARPENTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS :
Boucher, Germain, 72, Ste-Ursule, Tél. 5-6156, Québec
Bourget, Albert, 40 Des Braves, Tél. 2-3848 .... Québec

ARTICLES RELIGIEUX, JOUETS, LIBRAIRE, ETC. :
Kirouac, Marcel, 479, 5e rue, Tél. 2-5383 .... Québec, P. Q.

ARTICLES DE SPORTS :
Le Palais des Sports, 67, Côte d'Abraham, Tél. 3-2341, Québec

ASCENSEURS :
La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-4641 .... Québec, P. Q.

ASSURANCES GÉNÉRALES :
Bernardin Frères, Edifice Aldred, Ch. 305,
505, Place d'Armes, Tél. HA. 6258, Montréal

ASSURANCE : NATIONAL LIFE ASSURANCE CO. :
Arsenault, Bona, Gérant, 80, St-Pierre, Tél. 2-5785 .... Québec

ASSURANCE : LA SOLIDARITÉ, CIE D'ASSURANCE-VIE :
Siège Social, 71, St-Pierre, Suite 607,
Tél. 5-8116, Québec, P. Q.

AUTOBUS :
Autobus Lemelin, 170, Commerciale, Tél. Zone 5-327, Lévis, P. Q.

AUTOBUS À LORETTE, AÉRODROME, CHAMPIGNY, LAC ST-JOSEPH, STE-CATHERINE :
Drolet, A., Ltée, 505, boul. Charest, Tél. 2-8494, Québec, P. Q.

AUTOBUS FOURNIER LTÉE : QUÉBEC AU CAMP VALCARTIER, STE-FOY, LAC ST-CHARLES, ST-RAYMOND :
Terminus, 501, boul. Charest, Tél. 6182-34, St-Augustin, 2-5946

AUTOMOBILES (SOUDURE, DÉBOSSAGE, PEINTURE, ETC.) :
Boutet & Fils, 131, Caron, Tél. 3-3370 .... Québec, P. Q.
Ferland, Ludger, 661, 1ère av., Tél. 4-2920 .... Québec, P. Q.

AUTOMOBILES — VENTE & SERVICE :
Giguère Automobile Ltée, 501, St-Vallier, Tél. 8230 .... Québec
Montcalm Auto Inc., 901, 1ère av., Tél. 2-5676 .... Québec, P. Q.

AVOCATS :
Bélanger, P. E., 937, Père Albanel, apt 5, Tél. 4-8772, Québec
Boutin, J. Pierre, 80, St-Pierre, Tél. 2-7004 .... Québec, P. Q.
Dumontier, Albert, 105, Côte de la Montagne, Tél. 2-1502, Qué.
St-Jacques, Henri, 18, Rideau, Tél. 2-5055 .... Ottawa, Ont.

BANQUE :
Banque Canadienne Nationale, Place d'Armes .... Montréal

BIJOUTERIE EN GROS —
SPÉCIALITÉ : BAGUES DE FIANÇAILLES :
Marcoux, René, 37, de la Couronne, Tél. 4-8722, Québec, P. Q.

BISCUITS ET GÂTEAUX :
Cie de Biscuits Stuart Ltée, Alf. Allard, prés., CR. 2167, Mtl.

BLOCS DE BÉTON, TAILLEURS DE PIERRE :
Côté, Valère, Inc., 325, Dorchester, Tél. 4-4491, Québec, P. Q.

BOIS DE PULPE ET BOIS DE SCIAGE :
Coulombe, J. A. & Cie Ltée, 126, St-Pierre, Tél. 2-1533, Québec

BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :
Grier, G. A. & Sons Ltd., 2120 ouest, N.-Dame, WI. 6118, Mtl.

BOIS DE CONSTRUCTION, MANUFACTURIERS DE PLANCHERS EN BOIS FRANC, PORTES ET CHÂSSIS :
Dupuis, J.-P. Ltée, 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun

BONBONS EN GROS :
Bonbons Yolande Enrg., Mme J.-B. Cloutier, propr.,
57, Dalhousie, Tél. 4-1167 .... Québec, P. Q.

BOULANGERS (GÂTEAUX ET PÂTISSERIES) :
Boulangerie Nationale, 540, 1ère av., Tél. 2-5244, Québec, P. Q.
Hethrington, T., Ltée, 358-364, St-Jean .... Québec, P. Q.

BRÛLEURS À L'HUILE :
Beaudet, J.-L., 400, Charest, Tél. 3-0950 .... Québec, P. Q.
Desroches, Eug. & Fils, 1039, St-Vallier, Tél. 3-8014 .... Québec.

BUANDERIES :
Buanderie St-Paul, 2020, Roberval, Tél. WE. 6791 .... Montréal
Drolet, J. A., 12, St-Sacrement, Tél. 7-1513 .... Québec, P. Q.

CAFÉ, THÉ, CONFITURES :
J. A. Désy Ltée, 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 .... Montréal

CHAPEAUX :
Guimont, Mlle Imelda, 121, St-Jean, Tél. 2-1903, Québec, P. Q.

CHARBON :
Quebec Coal Co. Ltd., 411, boul. Charest, Tél. 2-8472, Québec

CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX) :
The Canadian Import Co. Ltd., 83, Dalhousie, Tél. 2-1221, Qué.

CHARBON ET HUILE À CHAUFFAGE :
Madden & Fils Ltée, 244, boul. Charest, Tél. 4-3578 .... Québec

CHARCUTERIE :
Charcuterie Hygienic Enrg., 437, St-François, Tél. 3-7438, Qué.

CHAUFFAGE ET PLOMBERIE :
Germain & Frères Ltée, 237, St-Antoine, Tél. 76, Trois-Rivières
Chiquette, Rosario, 23, Lavigueur, Tél. 4-3782, Québec, P. Q.
Couture, Odilon Enrg., 27, Lavigueur, Tél. 5-3073, Québec, P. Q.

CHAUFFAGE ET PLOMBERIE (ENTREPRENEUR) :
Jetté, J.-W. Limitée, 360 est, Rachel, Tél. MA. 4184, Montréal
Morency, Alphonse, 110, de la Ronde, Tél. 3-4590, Québec, P. Q.

CHAUFFAGE & VENTILATION LTÉE :
Langlais & Frère Inc., 253, St-Paul, Tél. 2-8224, Québec, P. Q.

CHAUFFAGE, RÉFRIGÉRATION, VENTILATION, ÉLECTRICITÉ :
Bouchard, J.-A.-Y. Inc., 97, Côte d'Abraham, Tél. 4-2421, Québec

CHAUSSURES :
Leclerc, Georges, 41¼, St-Joseph, Tél. 4-2380 .... Québec
Létourneau, Emile, 96, de la Couronne, Tél. 3-7403, Québec, P. Q.
Rousseau, J. E., 317-a, St-Joseph, Tél. 3-0100 .... Québec, P. Q.
Roy & Roy, 10-B, St-Joseph .... Lauzon, P. Q.

CHIRURGIEN-DENTISTE :
Trottier, Dr Jean, 37, St-Eustache, Tél. 3-6675, ... Québec

CHOCOLATS (FINS — MINUSCULES) LIVRAISON :
Denyse, 4927 ouest, Sherbrooke, Tél. EL. 4877 .... Montréal

CIERGES, CHANDELLES, BOUGIES :
F. Baillargeon Ltée, 51 ouest, Notre-Dame, PL. 9467, Montréal

CIRE À PLANCHER LIQUIDE ET EN PÂTE :
Les Produits Sylvia Enrg.,
187, des Commissaires, Tél. 6768, Québec, P. Q.

COMPLIMENTS :
Compliments d'un ami : C. et G. .... Québec, P. Q.
Compliments d'un ami : J. E. S.

BONNES ADRESSES À CONSULTER

Compliments d'un ami : J. B. R. et Cie Inc.
Compliments d'un ami : P. .... Québec, P. Q.
Compliments de J. M. .... Québec, P. Q.
Compliments d'un ami : O. S.-P.
Don d'un ami : L. T.
Don d'un particulier.
J. P. Laberge Enrg.
L'Honorable Sénateur Cyrille Vaillancourt .... Lévis, P. Q.
Un ami de la Revue.
Un ami de la Revue : A. D. & Fils Ltée.

COMPTABLE AGRÉÉ :
Turgeon, Paul, 852, St-Vallier, Tél. 4-7426 .... Québec, P. Q.

CONFECTION ET RÉPARATION DE CHAPEAUX POUR DAMES :
Le Papillon d'Or (Mlle J. d'Arc Emond),
109, St-Jean, Tél. 2-4314, Québec, P. Q.

CONFISERIE :
Boutin, L. P., 1585, 8e avenue, Tél. 4-0851 .... Québec, P. Q.

CONTRACTEURS :
(CONSTRUCTION DE CHEMINS ET D'ÉDIFICES PUBLICS) :
Les Entreprises Lechasseur Ltée .... Mont-Joli, P. Q.
Sévigny- Antonio, 31, Des Remparts, Tél. 3-2701, Québec, P. Q.

CONTRACTEURS — ÉLECTRICITÉ — CHAUFFAGE —
CONSTRUCTIONS, DÉMOLITION, MATÉRIAUX À VENDRE :
Tétrault Frères, 1200, Av. de l'Eglise,
Tél. TR. 6611-6612, Montréal

CONTRACTEUR : RÉPARATIONS GÉNÉRALES, CIMENT, STUCCO :
Marcogliese, Pat., 1885 est, Jean-Talon, Tél. DO. 3488, Mtl

COURTIERS :
Lagueux & Desrochers Ltée, Casier Postal 218,
105, Côte de la Montagne, Tél. 2-8271, Québec, P. Q.

COURTIER EN ÉPICERIES :
Brault, Anastase, 1891, Roberval, Tél. WE. 4237, Montréal

COURTIER EN IMMEUBLE :
Thibodeau, L. P. R., 323, boul. Charest,
Téls. 2-8115 — 4-2316, Québec, P. Q.

COURTIERS D'OBLIGATIONS :
La Corporation de Prêts de Québec, 132, St-Pierre,
C. P. 68, Tél. 2-4765, Québec, P. Q.

COURTIER EN IMMEUBLES & ASSURANCES :
Leroux, O., 525, 3e avenue, Tél. 4-3836 .... Québec, P. Q.

COUVREURS :
Falardeau, Eugène Ltée, 141, Dorchester, Tél. 5-9677 .... Québec

CRÈME GLACÉE :
Crèmerie Mont Blanc Enrg., 149, Renaud, Tél. 2-6841 .... Québec

DACTYLOS, CALCULATEURS, MIMÉOGRAPHES :
Martineau, N. & Fils, 1019, Bleury, Tél. BE. 2318, Montréal.

DÉPUTÉS :
Fleury, E., M.A.L. (Cultivateur) .... St-Léonard d'Aston, P. Q.
L'honorable T. Labbé, M.A.L. (Epicier en Gros).
644, Notre-Dame, Tél. 89, Thetford-Mines, P. Q.
Lévesque, J. R., M.A.L., prop. (Epicerie Moderne Enrg.)
Ste-Anne des Monts, Comté de Gaspé-Nord, P. Q.
Matte, Jos., M.A.L., 124, de l'Eglise, Tél. 3-0701, Québec, P. Q.
Bernard, Robert, 12, Marler, Drummondville, P. Q.
Bernatchez, René, agronome, St-Flavien, Co. Lotbinière, P. Q.
Blanchard, J.-L., notaire, Ste-Thérèse, Co. Terrebonne, P. Q.
Cossette, Philippe, notaire, Causapscal, Co. Matapédia, P. Q.
Desjardins, Gérard, C. P. 260, Maniwaki, P. Q.
Fox, C. J. W., Foster, Co. Brome, P. Q.
Gérin, Denis, Coaticook, P. Q.
Jeannotte, Joseph, E. A., M. A. L. .... Coteau Landing, P. Q.
Johnston, Raymond, Otter Lake, Co. Pontiac, P. Q.
Lizotte, Fernand, Docteur, St-Jean Port-Joli, Co. L'Islet, P. Q.
Ouellette, Pierre, 108, La Salle, Baie Comeau, P. Q .
Plourde, Alfred, M. A. L. .... Mont-Carmel, P. Q.
Rémie, J. G., Assurances, Huntingdon, P. Q.

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES:
Bouchard, J. & Fils, 320, 5e rue, Limoilou, Tél. 4-1113, Québec
Thibault, J. P. Enrg., 9, Commerciale, Tél. 131 .... Lévis, P. Q.
Cloutier, Charles Enrg., 174, D'Aiguillon, Tél. 5-6210, Québec

DOREURS-ARGENTEURS-ORFÈVRES :
Beaugrand, Gilles, 846, de l'Epée, Tél. DO. 2950 .... Montréal
Galvanoplastie Canadienne, Côte Samson des Glacis,
Tél. 3-4883, Québec, P. Q.

ÉDITIONS :
Editions du Lévrier, 5375, Av. N.-D. de Grâce, WA. 6765, Mtl.

ÉLECTRICIENS — LAVEUSES, ETC. :
Simard Electrique Enrg., 317r, 3e rue, Tél. 3-7701, Québec, P. Q.

ÉLECTRICIEN — RÉPARATIONS DE MOTEURS :
Gravel, Eugène, 304, 1ère rue, Limoilou, Tél. 5-6674, Québec

ENSEIGNES LUMINEUSES AU NÉON — RÉPARATIONS :
Modern Neon Reg'd., 1220, St-Vallier, Tél. 4-1191, Québec, P. Q.

ENTREPRENEURS :
Bilodeau Ltée, 82, Richelieu, Tél. 2-1143 .... Québec, P. Q.

ENTREPRENEUR-CONSTRUCTEUR :
Lambert, F.-X., 14, Place d'Aiguillon, Tél. 2-8588 .... Québec
Mobec Ltée, 466, St-Vallier, Tél. 2-1297 .... Québec, P. Q.

ENTREPRENEURS ÉLECTRICIENS :
Asselin Electrique,
317B, de la Canardière, Tél. 3-2002, Québec, P. Q.
Latulippe, J.-P., 124, Bayard, Tél. 2-7644 .... Québec, P. Q.
Sylvain, Lucien, 92, Ste-Agnès, Tél. 2-2987 .... Québec, P. Q.

ENTREPRENEURS-COUVREURS :
La Rue, D. Ltée, 5, Centre Industriel, St-Malo, Tél. 3-7500, Qué.
Bureau, Antonio, 240, boul. des Capucins, Tél. 6334, Québec

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX :
Bédard, Albert, 138, St-Patrick, Tél. 2-3623 .... Québec, P. Q.
Deslauriers, A. & Fils Ltée., 68, Lalement, Tél. 5-8157, Qué.
Dubé & Dubé, 14, Place d'Aiguillon, Tél. 3-8822, Québec, P. Q.
Lambert, J.-O., 6, Garagonthier, Tél. 4-4498 .... Québec, P. Q.
Lamontagne, F.-X., 411, Boulevard Charest, Tél. 3-0590, Québec
Les Entreprises Bergerville Ltée,
111, Côte de la Montagne, Tél. 2-5268, Québec, P. Q.
Parent & Gosselin Enrg., 270, des Oblats, Tél. 3-5875, Québec

ENTREPRENEURS-MENUISIERS :
Blouin & Blouin Enrg., 120, Châteauguay, Tél. 5-8687, Québec

ENTREPRENEURS DE MENUISERIE GÉNÉRALE :
Bégin, Alphonse, 275, 13e rue, Limoilou, Tél. 4-3980, Québec

ENTREPRENEURS-PEINTRES :
Boisvert, Charles & Fils, 1701, Ch. St-Louis, Tél. 7-2384, Québec

ENTREPRENEURS DE POMPES FUNÈBRES :
Bureau, J. C., 2, Durocher, Tél. 5-5298 .... Québec, P. Q.

ÉPICIERS :
Blouin, Paul, 110, Bourlamaque, Tél. 2-3964 .... Québec, P. Q.
Pakenham Enrg., 975, 3e avenue, Tél. 2-5681 .... Québec, P. Q.

ÉPICERIES EN GROS :
Lamarche, J. H. Enrg., 5345, Ferrier, Tél. CR. 2155, Montréal
Letellier, J.-B.-E. Inc., 112 Dalhousie, Tél. 2-3931 .... Québec
Rioux & Pettigrew, 48, St-Paul, Tél. 2-1212 .... Québec, P. Q.

ÉPICERIE-BOUCHERIE :
Magasin St-Louis Enrg., 26, St-Louis .... Québec, P. Q.

ESTAMPES EN CAOUTCHOUC :
A. Derome et Cie Enrg., 25 est, N.-Dame, LA. 2392, Montréal

FERRONNERIE D'ART :
Les Frères Lebrun, 456, Niverville .... Trois-Rivières, P. Q.
Marchand, Adélard, 68, St-Vallier, Tél. 2-2370 .... Québec, P. Q.

FERRONNERIE EN GROS :
Demers, J. L. Ltée, 57, Commerciale,
Zone 5-1070 — Québec, 5-5177, Lévis, P. Q.

FLEURISTES :
Gardenia Enrg., 135, St-Jean, Tél. 4-2128 .... Québec, P. Q.

FOURRURES :
Alain, P. A. Ltée, 203, St-Joseph et 79, de l'Eglise, 5106, Qué.
Bernard, Léo, 810, St-Vallier, Tél. 3-1329 .... Québec, P. Q.
Desjardins, Chas. et cie, 1170, St-Denis, Tél. BE. 3711, Montréal
Jobin, Arthur, 96, St-Joseph, Tél. 5-9016 .... Québec, P. Q.

FOURRURES, HAUTE QUALITÉ, RÉPARATION, VOÛTE :
Nadeau, J.-O., 160, Côte d'Abraham, Tél. 2-6429, Québec, P. Q.
Sanfaçon, Honoré, 264, St-Joseph, Tél. 5-7419 .... Québec, P. Q.
Turcotte, N.-Geo., 201, boul. Charest, Tél. 4-1459, Québec, P. Q.

BONNES ADRESSES À CONSULTER

FRUITS ET LÉGUMES :
Québec Fruit & Fish Ltd., 116, Dalhousie,
Tél. 2-3833, Québec, P. Q.

GARAGE — RÉPARATIONS GÉNÉRALES :
Garage Paradis Enrg., 78, D'Aiguillon, Tél. 2-8777, Québec P. Q.

GARAGE — RÉPARATIONS GÉNÉRALES DE CARROSSERIES D'AUTOMOBILES :
Beaulieu & Filion Enrg., 207, Ste-Hélène, Tél. 2-2256, Québec

GARAGISTES :
Fradette, Amédée, 45, Franklin, Tél. 3-2828 .... Québec, P. Q.
Garage Cloutier, 93, boul. Langelier, Tél. 9034 .... Québec, P. Q.
Tanguay, H., 64, 1ère avenue, Tél. 2-6788 .... Gros Pins, P. Q.

GRAINS, FOIN, FERRONNERIE, PEINTURE, ETC. :
Corriveau, A., 1742, Chemin St-Louis, Tél. 4-3933, Québec, P. Q.

GRAINS, MOULÉES, PROVISIONS :
Larochelle & Fils, Inc., 65, St-Roch, Tél. 5-7494 .... Québec, P. Q.

HÔTELS :
Château Champlain, 401, St-Paul, Tél. 2-2061 .... Québec, P. Q.
Hôtel Louis XIV Ltée, 3, Place Royale, Tél. 2-0228 .... Québec
Hôtel Montcalm, Inc., 161, St-Jean, Tél. 2-1287, Québec, P. Q.

IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ :
Génin, Trudeau et Cie, 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

IMPRIMEURS
Médéric Parent, 50½, St-François, Tél. 3-1252, Québec, P. Q.

INDUSTRIE LAITIÈRE (MACHINES, USTENSILES, APP. FRIG.) :
Trudel, B. et Cie, 304, Carré Youville, Tél. MA. 8067, Montréal

INGÉNIEURS CONSTRUCTEURS :
Cauchon, Magloire Ltée, 311, de la Salle, Tél. 5-6179, Québec
Komo Construction Ltée,
1500, St-Vallier, Tél. 2-6839, Québec, P. Q.

INGÉNIEURS-CONSEILS :
Demers, Georges, 71, St-Pierre, Tl. 3-6736 .... Québec, P. Q.
Hallé, Jules, 189, St-Jean, Tél. 2-1178 .... Québec, P. Q.
Langlais, Zachée, 105, Côte de la Montagne,
Tél. 3-6661, Québec, P. Q.

INSTITUTRICE :
Sturton, Mlle Ethel, 93, Crémazie, Tél. 5-9571 .... Québec, P. Q.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE :
Brodrigue, Wilfrid, 37, Ch. Ste-Foy, Tél. 5-6888, Québec, P. Q.

ISOLATION — LAINE MINÉRALE :
Bouchard & Robitaille Enrg., 149, d'Argenson, Tél. 5-8798, Qué.

JARDINIER FLEURISTE :
Bardou, A. F., Chemin St-Louis, Tél. 4-1855 .... Québec, P. Q.

LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q. :
Fabricant des « Antalgines» contre les maux de Tête.

LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE :
La Ferme St-Laurent Ltée, 6720, Garnier, CR. 2188-9, Montréal
La Laiterie Frontenac Ltée,
142, de l'Eglise, Tél. 7175, Québec, P. Q.
Laiterie Arctic Ltée, 75, du Sacré-Cœur, Tél. 5-7101 .... Québec
Laiterie Laval Enrg., 875, 4e avenue, Tél. 4-3551, Québec, P. Q.

LAITERIE :
La Fermière Syndicat Coopératif de lait,
180, Dorchester, Tél. 3-3102, Québec, P. Q.

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE :
5375, avenue Notre-Dame de Grâce, Tél. WA. 6765 .... Montréal
95, avenue Empress, Tél. 2-7363 .... Ottawa, Ont.

LIBRAIRIE (EN GROS SEULEMENT) :
Librairie J. A. Parent, 472, St-Vallier, Tél. 5630, Québec, P. Q.

LIBRAIRES :
Granger Frères Ltée, 56 ouest N.-Dame, LA. 2171 .... Montréal

MACHINERIES D'IMPRIMERIE (RÉPARATION, SOUDURE, ETC.) :
Le Matériel d'Imprimerie Ltée (Demandez M. Langlais),
970, de Bullion, Tél. PL. 9011, Montréal

MACHINERIE MODERNE :
Machinerie Moderne, 120, 4e rue, Tél. 2-8111 .... Québec, P. Q.

MAGASINS À RAYON :
Bouchard, L., 750-760, St-Vallier, Tél. 2-5638 .... Québec, P. Q.
Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 .... Montréal
Moncion, Thomas, Succ. J. Pharand,
85-91, Champlain, Tél. 2-5315, Hull, P. Q.
Mozart Ltée, 310-312, St-Joseph, Tél. 2-6484 .... Québec, P. Q.

MANUFACTURIER DE BISCUITS :
Les Biscuits Dion Inc., 700, 2e rue, Tél. 4-4191, Québec, P. Q.

MANUFACTURE DE CHAUSSURES :
Samson, J. E. Inc., 469, St-Vallier, Tél. 5-8765 .... Québec, P. Q.

MANUFACTURIER DE MONUMENTS :
Gingras, Roch, Enrg., 2139, Chemin Ste-Foy, Tél. 7-3147, Québec

MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS :
Pilon, Jos. Ltée, 79, Boul. du Sacré-Cœur, Tél. 3-1116, Hull, P. Q.

MANUFACTURIER DE SOUS-VÊTEMENTS POUR DAMES, HOMMES ET ENFANTS :
Vatel Enrg., 611, 16e rue, Tél. 3-7721 .... Québec, P. Q.

MANUFACTURES DE VINAIGRE :
La Cie de Vinaigre Lion Ltée, 74, Renaud, Tél. 3-0405, Québec

MARBRE, TERRAZZO, TUILE & CIMENT :
La Cie de Marbre & Tuile de Québec Ltée,
327, Dorchester, Tél. 2-6900, Québec, P. Q.

MARCHAND DE FER, ETC. :
Compagnie Chinic, 55, St-Pierre, Tél. 2-8293 .... Québec, P. Q.

MARCHANDS DE FOURRURES :
Cardinal, Arthur, 8, boul. Pie XII, Tél. 66 — 3030, Beauport,
Emond, Chs-N. Enrg., 85, des Commissaires,
Tél. 6741, Québec, P. Q.

MARCHAND DE FRUITS :
Vézina, Adélard & Fils Enrg., 71, St-André, Tél. 2-5258, Québec

MARCHANDS DE MEUBLES :
Cantin, J.-W., 446, St-Joseph, Tél. 8007 .... Québec, P. Q.

MARCHAND DE TABAC :
Gagnon, Henri, 56, Côte du Palais, Tél. 2-4285 .... Québec, P. Q.

MARCHANDS-TAILLEURS :
Lefebvre, Ph., 63, Buade, Tél. 3-1433 .... Québec, P. Q.
Mathieu, Lucien Enrg., 2251, Frontenac, FR. 1803 .... Montréal

MATELAS, SOMMIERS, ETC. :
Matelas Frontenac Enrg., 15, Boisseau, Tél. 5347, Québec, P. Q.

MATERNITÉ PRIVÉE :
Ouellette, Mme J. T., 10, d'Artigny, Tél. 2-1966, Québec, P. Q.

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :
Les Industries G.-I. Lachance Inc.,
263, St-Paul, Tél. 2-6403, Québec, P. Q.

MÉDECINS :

Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.
Gratton, Dr Albert, 781, du Couvent, Tél. WE. 5476 .... Montréal
Laflamme, Dr Charles K., 171, Grande Allée, Tél. 2-8069, Qué.
Pouliot, Dr Antoine, 69, Ste-Ursule, Tél. 2-4455 .... Québec, P. Q.

MEMBRES ARTIFICIELS :
Duckett, J. A., 3651, Park Ave, Tél. HArbour 0630, Montréal

MERCERIES POUR HOMMES :
Julien, Albert, 556, 3e avenue, Limoilou, Tél. 4-9474, Québec

NÉGOCIANT EN GROS D'APPAREILS ÉLECTRIQUES :
Vandry Inc., 470, des Capucins, Tél. 2-5656 .... Québec, P. Q.

NÉGOCIANTS EN GROS (ÉPICERIES, FARINE, GRAINS) :
Bégin, Noël Inc., 94, Commerciale, Tél. Lévis, 175, Québec 5-9686

NÉGOCIANTS EN GROS — JOBBERS :
Bourget & Léveillé, 59, Commerciale, Tél. Zone 5-216 .... Lévis

NETTOYEURS, BUANDERIE :
Pfeiffer, P., 4, McMahon, Tél. 2-2021 .... Québec, P. Q.

BONNES ADRESSES À CONSULTER

NOTAIRES :
Baillargeon & Baillargeon,
38, des Jardins, Tél. 2-1390, Québec, P. Q.
Blondin, Paul-A., 266 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 5797, Mtl
Labrèche et Labrèche, 10 ouest, St-Jacques, MA. 3373, Montréal

NOTAIRES & ASSURANCES :
Roy & Roy, Tél. Zone 5032 .... Lauzon, P. Q.

NOUVEAUTÉS, MERCERIES, TAPIS, PRÉLARTS :
Alepin, J. et Frère Ltée, 4295 ouest, Notre-Dame,
Tél. WE. 1108 ; 4719, Wellington, Tél. YO. 1144, Montréal

OPTICIENS D'ORDONNANCES :
Derouin, O. L., 37, Metcalfe, Tél. 2-4976 .... Ottawa, Ont.
Lamontagne, Etienne, 1065, St-Prosper, Tél. 2178, Trois-Rivières

OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS :
Beaulieu, Remy, 94, de la Couronne, Tél. 2-3592, Québec, P. Q.
Mignault, J.-Ed. & René Beauséjour,
52, St-Jean, Tél. 2-1803, Québec, P. Q.

PAPIER ASPHALT — MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :
Bishop Asphalt Papers Ltd., 201, du Pont,
Tél. 2-3581 - 2-6193, Québec, P. Q.

PÂTISSERIE — PAIN :
Jos. Vaillancourt Inc., 356-358, St-Joseph, Tél. 2-2085, Québec
Vachon, J. A. & Fils Ltée, Ste-Marie de Beauce, ... P. Q.

PHARMACIENS :
Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235, Québec, P. Q.
Pharmacie Canadienne, 1661 ouest, N.-Dame, Tél. WI. 1771, Mtl.
Pharmacie Roy Enrg., 121, Royale, Tél. 2-3736, Giffard, P. Q.

PHARMACIENS EN GROS :
Ontario Medical Supply, 139, Queen, Tél. 2-5309, Ottawa, Ont.
Gérant : J.-André Gaulin, Dist. pour Casgrain & Charbonneau

PHOTOGRAPIE ARTISTIQUE ET COMMERCIALE :
Michel Studio Enrg., 354, St-Jean, Tél. 4-2798, ... Québec

PLACAGE INDUSTRIEL, CHROME, NICKEL, OR, ARGENT :
Garand & Thibault Enrg., 7, D'Argenson, Tél. 5-9232, Québec

PLOMBIERS :
Asselin, J. A., 87, Hermine, Tél. 5-9670 .... Québec, P. Q.
Bédard, Roger, 25-27, Côte d'Abraham, Tél. 4-3263, Québec
Morin, L.-P., 31, Sault-aux-Matelots, Tél. 4-3617, Québec, P. Q.

PLOMBIERS-COUVREURS-ÉLECTRICIENS :
Dorion, Jules Ltée, 213, 3e avenue, Tél. 4-2916 .... Québec, P. Q.

PNEUS :
Michaud Tire Service Ltée,
207, de la Couronne, Tél. 3-3901, Québec, P. Q.

PRODUITS DE SALON DE BEAUTÉ :
Lemieux Beauty Products, 16, rue de l'Eglise,
Tél. 3-6320, Québec, P. Q.
M. A. Lemieux, résidence, Tél. 2-3073, Québec, P. Q.

PROVISIONS, POISSON, FRUITS, ETC. :
Dominion Fish & Fruit Ltd., Tél. 2-7036 .... Québec, P. Q.

PROVISIONS EN GROS :
Turgeon, Jos., 189, Commerciale, Tél. 177 .... Lévis, P. Q.

PROVISIONS GÉNÉRALES POUR BATEAUX :
Quebec Ship Riggers & Sail Makers, Reg'd.,
17, Sault-au-Matelot, Tél. 3-6717, Québec, P. Q.

PROFESSEUR DE MUSIQUE (GUITARE, MANDOLINE, VIOLON) :
Gagnon, T. W., 208, N.-D. des Anges, Tél. 2-3700, Québec, P. Q.

QUINCAILLERIES GÉNÉRALES :
Cantin & Fils Ltée, 555, St-Vallier, Tél. 5-7123, Québec, P. Q.
Gravel, Ludger & Fils Ltée, 7905, boul. St-Laurent,
Tél. VE. 2581, Montréal
Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-8 .... Québec
Rhéaume, Paul, 111, Royale, Tél. 3-6484 .... Giffard, P. Q.

QUINCAILLERIE EN GROS ET DÉTAIL :
Lemieux, Jos.-E. Enrg. .... Québec, P. Q.
Lajeunesse, Gaud. Enrg., 721, St-Vallier, Tél. 2-6473, Québec
O'Neil & Richard Ltée, 134, du Pont, Tél. 2-1594, Québec, P. Q.

QUINCAILLERIE ET FERRONNERIE :
Terreau Racine Ltée, 196-220, St-Paul, Tél. 2-2711 .... Québec

RADIO TECHNICIEN — HAUT-PARLEURS :
Gagnon, Jean-Paul, 960, 1ère avenue, Tél. 2-1735, Québec, P. Q.

REMBOURRAGE DE MEUBLES DE TOUS GENRES :
Michaud, Jos., 92, d'Aiguillon, Tél. 2-8497 .... Québec, P. Q.

RÉPARATION DE RESSORTS D'AUTOS :
Léon Drolet & Fils, Enrg., 12-14, rue Caron, Tél. 3-0979, Québec

RESSORTS — POUR AUTOS & CAMIONS :
Blondeau, Alphonse, 500, 1ère avenue, Tél. 4-1209, Québec, P. Q.

RESTAURANTS :
Boulevard Restaurant, 3830, Décarie, Tél. DE. 0097 .... Montréal
Chez Marino Enrg., 34, Dauphine, Tél. 3-0675 .... Québec, P. Q.

RESTAURATEUR :
Doré, Sarto, 30, Bon-Air, Tél. 7-2143 .... Québec, P. Q.

SERVICE AÉRIEN :
Les Ailes du Nord Ltée, Tél. 30s.3-7-47, Sept-Iles, ... P. Q.
Tél. 7-4362 .... Québec, P. Q.

SAVON :
La Savonnerie Bourbeau Enrg.,
345, Dorchester, Tél. 4-2960, Québec, P. Q.

SERVICE DE CONSTRUCTION :
Moreau, L. A., 120, Dolbeau, Tél. 5-8448 .... Québec, P. Q.

SOUDURE, DÉBOSSAGE, PEINTURE, ETC. :
Beaulieu, L. P., 15, boul. Roosevelt-Churchill, Tél. 4-4924, Qué.

STORES VÉNITIENS :
Méthot, Raoul, 213, 5e rue, Tél. 2-6174 .... Québec, P. Q.

SYNDIC LICENCIÉ :
LaRochelle, Victor, 111, Côte de la Montagne, Tél. 3-7258, Qué.

TABAC :
Thos. Burns Reg'd., 65, Buade, Tél. 2-0034 .... Québec, P. Q.

TANNERIE :
Tannerie Daigle Ltée, 7, Lee, Tél. 5-7523 .... Québec, P. Q.

TAXIS :
Taxis Maguire Enrg., 1463, Maguire, Tél. 3-1474, Sillery, Qué.

TERRA COTTA :
Montreal Terra Cotta, 1010 o., Ste-Catherine, MA. 1816, Mtl.

TERRAZZO MOSAÏQUE & TUILE :
Terrazzo Mosaïque & Tuile, 25, av. St-Sacrement,
Tél. 3-1071, Québec, P. Q.

TRANSPORTS :
La Traverse de Lévis, Ltée, Marché Champlain,
Tél. 2-5182, Québec, P. Q.
St-Hyacinthe Transport, 350, Duclos, Tél. 356-122, St-Hyacinthe
Transport R. Dumas Enrg., 250, Ste-Hélène,
Tél. 3-3824, Québec, P. Q.

VALEURS DE PLACEMENT :
Dubé, Oscar & Cie Inc.,
105, Côte de la Montagne, Tél. 2-4061, Québec, P. Q.
Société Générale de Finance, Inc.,
57 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 5168, Montréal

VALISES ET BOIS DE CONSTRUCTION :
Ruel, Edouard Ltée, 416, St-Joseph, Tél. 286W, Lauzon, P. Q.

VITRES ET PEINTURE :
Franklin Glass & Paint Co.,
305, St-François, Tél. 2-4982, Québec, P. Q.

VITRES & PEINTURE PITTSBURGH :
Hobbs Glass Ltd., 90, Côte de la Montagne, Tél. 2-1538, Québec

VIANDES EN GROS :
Marché de Québec Enrg., 342, 1ère rue, Tél. 2-2016, Québec, P. Q.

CIERGES — CHANDELLES — BOUGIES

Nos produits priment par leur qualité, leur fini et leur apparence. Ils incarnent la réputation et la confiance dont jouit notre maison depuis plus d'un demi-siècle.

F. BAILLARGEON LIMITÉE

SAINT-CONSTANT
CO. LAPRAIRIE, P. Q.

MONTRÉAL
51, NOTRE-DAME O.

Tél. : 5-8216 Diplômé General Motors

J.S. Ruelland
CARROSSIER

Réparations d'Automobiles et de Rembourage Carrosserie endommagée et débossage de tous genres.

Spécialité:— Peinturage Duco Dupont Vitrage des Chars Mécanique.

2, Christophe Colomb, Québec, P.Q.

HOMMAGES DE
M. J. O'BRIEN
Spécialités pour Bâtisses et Constructions
Représentant de Truscon Steel Co. of Canada Ltd.
Spécialistes en charpente de bâtisse Truscon Laboratories Canada Ltd., Canadian Cork Co. Ltd., K. V. Gardner Ltd.
Tél. 5992 13, rue d'Aiguillon Québec, P. Q.

ARMAND MATHIEU (TÉL. 3-3776)
EDMOND SYLVAIN (TÉL. 9898)
MATHIEU & SYLVAIN
ENTREPRENEURS
44, STE-URSULE, QUÉBEC, P. Q. TÉL. 2-2240

CHARLAND ET BERNARD Ltée
Soudure au gaz et à l'électricité de tous les métaux
Réparation et nettoyage de radiateurs d'automobile
Fabrication de réservoirs
Angle 1ère Avenue et 4ème Rue — Tél. 4-2772 — Québec

FAVORITE SMALLWARES, LTD.
P.-M. LACOMBE, Président
Bibelots, nouveautés, articles de toilette et de beauté.
PRODUITS ALIMENTAIRES
101, Av. des Oblats, — Tél. 7584 — Québec, P. Q.

Tél. : 6325
MANUFACTURIERS DE TUYAUX EN CIMENT
TUYAUX VIBRÉS ENRG.
370, Dorchester Québec, P. Q.

2-2656
SERVICE JOUR ET NUIT
SERVICE D'AMBULANCE
Adélard & Gustave Lépine
INCORPORÉ
DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES
SALONS MORTUAIRES MODERNES
42, CHEMIN SAINTE-FOY
VIS-À-VIS DES ÉRABLES QUÉBEC

HOMMAGES DE
O. PICARD & FILS
INCORPORÉE
7, RUE SIMARD, QUÉBEC
EUGÈNE BARRY, PRÉSIDENT

La Buanderie Lévis Ltée
10, RUE DE COURCELLES, QUÉBEC
TÉL. : 4-4603
EMPLOYEZ NOTRE PROCÉDÉ D R A X
À L'ÉPREUVE DE L'EAU ET DES TACHES

DESSIN
CLICHÉS
ELECTROS

La Photogravure Artistique enr.
12 RUE ARAGO, QUÉBEC. Tél 4-2438

PHOTOS
RETOUCHE
FLANS

UNE MARTYRE DE LA PURETÉ

SAINTE MARIA GORETTI

PAR MONSEIGNEUR JACQUES MORELLI

Un livre pathétique sur l'enfant que Pie XII vient de canoniser

Emouvante histoire que celle de sainte Maria Goretti. On ne peut en lire les détails sans être bouleversé jusqu'au fond de l'âme.

En juillet 1902, cette petite fille de douze ans est morte en martyre. Sollicitée par un jeune impudique, elle résista avec une force qui fait penser à celle des premières vierges chrétiennes. A son assaillant, auquel elle ne pouvait pas matériellement échapper, elle donna la raison profonde de son refus :

—Non, non, répétait-elle, je ne veux pas, je ne veux pas, parce que c'est un péché. Dieu le défend. Tu iras en enfer, si tu le fais.

Le jeune homme resta sourd à ce bouleversant rappel des exigences de la vie d'amitié avec le Christ Jésus. Aveuglé par sa passion, exaspéré par la résistance farouche de la petite croyante, il s'arma d'un stylet et frappa à coups redoublés, « comme on frappe sur un billot », confessa-t-il plus tard.

Le lendemain, la sainte enfant mourait au milieu d'atroces souffrances, après avoir pardonné à son bourreau.

Moins de cinquante ans après l'événement, l'Eglise vient de canoniser cette martyre de la pureté.

Monseigneur Jacques Morelli, dans un livre qui se lit comme un beau roman, présente une étude complète sur sainte Maria Goretti. Une intelligente utilisation des dépositions faites aux procès canoniques permet à l'auteur d'évoquer la sympathique figure de cette enfant au courage surhumain et de raconter tous les épisodes de ce drame glorieux. Dès les premières pages, on est saisi par ce récit véridique et l'on ne s'en détache plus. Arrivé au chapitre final, on referme le livre en se sentant meilleur.

Sainte Maria Goretti *par Monseigneur Jacques Morelli est donc un ouvrage de toute première valeur qui fera beaucoup de bien à ceux qui le liront.*

PRIX : **$1.00**

■ ■ ■

En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, Av. N.-D. de Grâce — Tél. WA. 6765 — Montréal-28

REVUE DOMINICAINE

1950

CINQUANTE-SIXIÈME ANNÉE

Directeur :

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.

3500, AV. LAVAL

MONTRÉAL - 18

Auctoritatum permissu

La Revue ne sera pas responsable des écrits de
collaborateurs étrangers à l'Ordre de saint Dominique.

ABONNEMENTS

Canada : $3.00 ; Etranger : $4.00

Avec le Rosaire : 50 sous en plus

Abonnement de soutien : $10.00.

PUBLIÉE À SAINT-HYACINTHE, P. Q.

L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE

5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE

MONTRÉAL - 28

Sommaire

Juillet-août 1950

LUC PERRIER : *Credo de l'Heure*

Ce jeune poète de 17 ans nous donne, ici, une poésie qui nous révèle, dans sa fraîcheur, une âme limpide assoiffée d'idéal.

BENOÎT LACROIX, O. P. : *La queste de la joie*

L'auteur dédie cet article aux Moniales Dominicaines de Berthierville à l'occasion du 25e anniversaire de leur arrivée au Canada.

T. AURIGNY : *Péguy — De Chartres à la Sorbonne*

Le pèlerin moderne qui refait aujourd'hui le chemin qu'a parcouru Péguy a conscience de répondre à un appel.

A. SAINT-PIERRE, O. P. : *L'évolution de l'éducation*

Réflexions sur la formation de l'écolier d'hier et d'aujourd'hui. Progrès ou recul ?

GUY SYLVESTRE : *Les tribulations du curé de Saint-Tristan*

« S'il n'a pas écrit le roman d'un prêtre canadien que nous attendons, le Père Bousquet a mis à jour les éléments qui pourraient en constituer la matière ».

CH.-D. BOULOGNE, O. P. : *Le comique et le rire*

C'est à Charlie Chaplin que revient le mérite d'avoir pour la première fois, dans l'histoire, uni dans le rire tous les hommes : blancs et noirs, adultes et enfants, amis et ennemis.

HENRI LEMAÎTRE : *Henri Matisse et la Chapelle de Vence*

Les matériaux sont là, les maquettes apparaissent, mais que sera cette Chapelle quand Matisse lui aura jeté sa lumière ?

Le sens des faits

TH.-A. AUDET, O. P. : « Radio et Culture ».
PAUL JESIH : « Un martyr inconnu de la confession ».
A. LAMARCHE, O. P. : « Plaidoyer pour la forêt ».
H. LEMAÎTRE : « Bilan de la peinture religieuse moderne en France ».
J.-TH. RACETTE : « L'écrivain ».
R. FORNEY : « La guerre aux papiers de C.-F. Ramuz ».

L'esprit des livres

RICHARD ARÈS, S. J. : « L'Eglise catholique et l'organisation de la société internationale contemporaine » *(M. Marschall).*
JOSEPH-A. LUTZ : « Le cardinal John-Henry Newman ».
X : « Sciences Ecclésiastiques, III » *(M. Marschall).*
J. STAUDINGER, S. J. : « L'homme moderne devant le problème de l'au-delà ».
LUCIEN BRAULT : « Hull, 1800-1950 » *(A. L.).*
JEAN BLOCH-MICHEL : « Le Témoin » (Guy-N. Trottier).

REVUE DOMINICAINE

Directeur :

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.

3500, Av. Laval, Montréal-18, P. Q.

Vol. LVI Tome II Juillet-Août 1950

Credo de l'Heure

L'Homme unique
trace des lignes
sur mon dessin
et le jour béat
sort de l'absence.

Je m'en vais
à l'aurore de jadis,
les mains vides
et le cœur plein,
vers les décombres
de mon enfance.

Une poignée de foi,
une poignée d'amour,
et je cours au but
pour boire l'idéal,
oh ! la soif me brûle.

Ma foi n'est pas vaine,
ma course non plus.

La cloche des minutes
alerte le silence
tandis que je dévore
ma faim troublée,
pendant ma fuite.

L'oiseau-espoir
s'envole devant moi
comme une flamme,
se retournant
à tout instant
pour voir si je le suis.

Encore et toujours
courir plus vite
vers ce lointain
où la voix de Dieu
semble m'appeler.

Ma foi n'est pas vaine,
ma course non plus.

L'homme a donné un goût
à mon enfance,
à ma jeunesse,
à ma vie,
et mon désir se créa.

C'est pour ça
qu'aujourd'hui
je vagabonde
sur cette route,
écrasant
la fatigue écrasante.

Mon âme surgit
de moi-même
pour saisir
toute la manne
de la vérité.

Ma foi n'est pas vaine,
ma course non plus.

Luc Perrier
St-Jean d'Iberville

La queste de la joie

Les Dominicaines de Berthierville

(1925-1950)

La joie, que l'on a déjà définie comme la *possession dans la sécurité d'un bien qu'on a désiré*, qui sait vraiment la posséder ? Ou plutôt : qui sait même où elle se trouve ?

A tous les soirs et fins de semaine, dans nos grandes villes et dans les campagnes avoisinantes, des milliers de personnes sortent de leur foyer à la recherche d'une distraction, d'un amusement, d'un plaisir. Pour plusieurs — car il ne faut pas généraliser — le bien *extérieur* auquel l'on court s'identifie souvent avec la joie naïve et brutale que l'on en espère. Grâce à une savante publicité les « propriétaires » du plaisir savent au besoin exploiter ce goût naturel que nous avons tous de la joie et ils font en sorte qu'il ne meure jamais dans les foules.

Mais à côté de cette triste évasion collective des foules qui envahissent nerveusement les lieux d'amusements, il y a en même temps, partant des mêmes milieux, mais marchant en sens inverse et d'un rythme beaucoup plus posé une autre foule qui s'avance d'abord hésitante, puis plus recueillie : c'est la foule — plus nombreuse que l'on croit — de ceux et de celles qui laissent faire « les autres » et entendent trouver ailleurs « leur » joie. Parmi ces chercheurs de biens *intérieurs*, les uns s'absorbent dans un travail domestique modeste, d'autres dans des récréations tempérées, certains dans la création artistique ou littéraire ; certains se confient à la musique, aux douceurs d'une vraie amitié, dans la lecture, etc. Comptons parmi ces élus de la joie intérieure les moines et les moniales de l'Eglise de Dieu qui eux aussi sont partis *à leur manière* à la quête d'une joie, d'une joie bien spéciale, car elle exige pour être conquise les renoncements les plus absolus.

A qui faut-il donner raison ? A ceux qui se montrent les plus raisonnables : à ceux qui désirent les biens les plus parfaits, les repos les plus

mérités et les plus balancés. Mais, parmi ces « raisonnables », n'y aurait-il pas lieu de blâmer ceux qui s'excluent radicalement d'un monde, où si peu combattent, pour entrer dans un monastère ? Force ou faiblesse ? *Sages* ou *folles* ? ces sœurs cloîtrées de Berthierville !

* * *

Le monachisme représente, aujourd'hui aussi souvent qu'autrefois, une des formes de vie chrétienne les plus controversées... surtout par ceux qui ne l'ont jamais pratiqué. Evidemment il faut tenir compte du mal du siècle : celui de critiquer. Chaque siècle a ses modes. Le nôtre, ayant perdu le respect de la personne humaine en voulant trop la servir (la familiarité engendre le mépris), la réaction est violente : on en veut à tout le monde. On en veut donc et aussi aux « bonnes Sœurs ». La critique s'inscrit comme suit, par ordre d'intensité : celle des Sœurs enseignantes d'abord, des Sœurs hospitalières ensuite, puis des communautés contemplatives. Les communautés missionnaires échappent aux coups les plus immédiats. Ajoutons par probité scientifique que cette critique n'est pas nécessairement l'exclusive des laïques et des salons agnostiques.

Pourquoi, en ce qui regarde la vie cloîtrée, aller s'enfermer là ? Elles seraient bien plus utiles ailleurs. Le temps est à l'action. Ce serait plus pratique de ne pas y aller. Ces « contemplatives », que peuvent-elles bien faire ? Tant de temps perdu ! Gaspillages et niaiseries ! Se lever la nuit pour réciter Matines ; faire maigre 365 jours par année, vivre à l'intérieur d'une clôture, ne connaître aucun confort : quelles folies ! Oui ! Quelle folie ! Car c'en est une ! Et une vraie, puisqu'elle est consciente.

Pourtant l'institution monastique, vieille comme l'Eglise, est et reste encore bien vivante, plus que jamais même. Nos monastères de contemplatifs et de contemplatives sont remplis à déborder. Et ceux et celles qui y entrent ne sont pas ceux ou celles que l'on pourrait classer parmi les plus dépourvus. Il y aurait à citer des exemples faciles.

La vie monastique contemplative est le résultat d'une réponse concrète qu'on a voulu faire à un appel personnel et secret de Dieu. Le

cénobite entend respecter en lui une présence qui le sollicite ardemment : la présence de son Dieu créateur et rédempteur. Il a éprouvé comme un besoin radical de détachement dans le but positif de se réserver intégralement à de nouvelles intimités. Il s'est enfui du monde, du bruit et de ses distractions en refermant bien solidement derrière lui une porte qui deviendra désormais sa muraille. Tout s'est passé entre Dieu et lui. Les autres n'y ont rien compris. Il a agi un peu comme celui qui reçoit une lettre d'un être particulièrement cher : c'est dans sa chambre, seul, qu'il veut lire. Il ne veut pas être distrait. Il a besoin d'être totalement au message qui le convoque. Il y a dans l'ordre surnaturel de ces immédiates exigences qui invitent aux séparations brusques et totales.

La vie cénobitique n'est pas anti-naturelle. Ce ne sont pas les chrétiens qui l'ont inventée. Sénèque en parle dans ses écrits. Il décrit ce besoin personnel de solitude, de vie secrète, ce désir de sécession loin des autres. Le cénobitisme est l'expression concrète d'un goût naturel d'ascèse et de recueillement, le fruit d'une conviction intime que la personne humaine ne prend réellement possession de ses valeurs que si elle s'émancipe de ce qui la détourne de sa voie d'appel vers les choses d'en haut *.

Quant à la vie cénobitique chrétienne, il y a longtemps que les preuves sont établies et de ses origines et de ses grandeurs. On y voit bien par l'histoire du seul monachisme bénédictin par exemple jusqu'à quel degré d'intensité la vie divine peut s'attaquer à une âme et exiger d'elle l'isolement de tout ce qui n'est pas son bien suprême, Dieu. Point n'est besoin d'ajouter combien le cénobitisme chrétien prouve vraiment la vitalité de l'Eglise, ni établir la preuve que les moines contemplatifs ont aussi, à leur manière, rendu service à l'humanité.

Nous revenons au cénobitisme des femmes. Il est né un peu plus tard. Il est venu répondre aux mêmes exigences de solitude qu'avaient éprouvées les hommes. On peut reprocher, cependant, à ces moniales médiévales de n'avoir jamais rien fait pour le progrès des sciences, pour l'amélioration de la condition humaine, et que sais-je. C'est vrai : elles n'ont

* Si j'avais la foi, je me ferais moine (Saint-Exupéry).

rien inventé pour ajouter à notre aise et à servir notre vie pratique. Pourtant elles ont toujours eu sur la société de leurs temps une influence sur laquelle les saints, ces grands clairvoyants de Dieu, ont toujours compté. Ces îlots de silence et de sainteté que furent et sont encore les monastères de contemplatives, distribuées à travers les pays chrétiens depuis les débuts du moyen âge, ont admirablement aidé la cause chrétienne, plus et mieux encore que l'histoire nous permet de l'affirmer. C'est l'authenticité et la réalité de ce service qui est si ardemment défendue dans le document que nous citerons à la fin de cette note.

* * *

Le 26 juin 1925 : quelques religieuses dominicaines contemplatives arrivent de France au Canada. Elles débarquent à Québec. Elles sont venues de Prouille, de ce monastère même où jadis Dominique fonda un premier monastère de contemplatives, dix ans avant de jeter les assises de son Ordre apostolique.

Il est entendu que les nouvelles venues viennent ouvrir une maison au Canada. Elles se rendent à Berthierville. Une bienfaitrice les reçoit. Puis c'est la laborieuse et lente époque de la « naissance » qui commence. On manque de tout, sauf de confiance. Arrivent bientôt les jeunes recrues. Elles arrivent en si grand nombre qu'il faut construire un monastère. Ce même monastère de 1940, on est encore à l'agrandir en 1950. L'histoire du monastère des Dominicaines de Berthierville ne fait que commencer...

S'il y en a qui ont vraiment compris et accepté le message chrétien dans son intégrité la plus radicale, ce sont bien elles, ces quarante contemplatives de Berthierville. Elles ont peut-être déjà « perdu » une vie, mais c'est pour en « gagner » une autre. Ce n'est pas certes, ni la prière de nuit ou de jour, ni ces pénitences prolongées qui les empêchent de vivre. Au contraire, si vous les aviez entendu rire, de cette joie toute chrétienne, toute entourée d'elle-même, spontanée et sans artifice, vous n'auriez plus de doute sur leur vitalité.

Il y a là dans ce seul monastère de Berthierville des femmes de

toutes les conditions que le mystérieux appel de la vocation a réuni toutes ensemble. Elles s'y trouvent parfaitement à l'aise, depuis l'universitaire qui un jour referma ses livres et partit avec sa Bible jusqu'à l'humble sœur tourière ou la petite sœur converse qui quotidiennement en pensant à Dieu balaie les cloîtres. Oui, elles sont venues de tous les milieux. Et pourquoi ? Elle ne sont pas là pour enseigner, ni pour étudier, ni pour quelques activités plus spécialisées. Au contraire. Leurs Constitutions leur permettent d'absorber en une formule hiérarchique qui se définit difficilement mais qui offre à la religieuse de vivre une vie variée, restant tout de même bien fixée sur le point essentiel qui justifie et explique tout : la perfection chrétienne accomplie par la prière et la pénitence plus spécialement. Chacune y apporte son idéal de contemplative, ses talents, ses moyens qu'elle met à la disposition de l'œuvre commune. Quand on n'existe que depuis 25 ans, tout n'est pas parfait. Surtout qu'il faut travailler fort. Même on a dû pendant assez longtemps négliger, à cause des débuts, certaines tâches plus aimées pour se consacrer aux besoins plus urgents de la fondation.

Un jour viendra — qui n'est pas loin — où le nombre des sujets augmentant encore on pourra s'adonner plus librement à des besognes plus strictement contemplatives, telle que l'étude de la Bible en cellule, celle de la vérité sacrée en général, de la théologie thomiste chez celles qui en éprouvent le goût et qui en ont les capacités, la perfection d'un art, etc. C'est ainsi que depuis quelques mois même, les Dominicaines de Berthierville peuvent peu à peu entrer dans ce régime de vie privilégiée. Quelques heures d'étude par semaine ont déjà été introduites. Une sainte liberté est offerte aux religieuses jugées aptes de choisir elles-mêmes le sujet de cette étude, pourvu que ce que l'on veuille apprendre ne soit que pour mieux aimer et connaître Dieu. Ce suprême objet de connaissance permet d'unifier la vie. A tous les mois, depuis deux ans, un professeur de l'Université de Montréal se rend au Monastère pour y donner des leçons d'histoire, de liturgie et de spiritualité. Des conférenciers éminents dominicains du Canada ou de l'étranger s'arrêtent souvent

pour leur donner quelques conférences. Dernièrement, la retraite conventuelle est prêchée par un savant dominicain français... Et c'est ainsi que se détermine avec le temps et s'introduit à mesure que les conditions matérielles le permettent davantage un régime de lumière et de vie tout à fait conforme avec la tradition dominicaine, quoique tout ce que l'on fasse, étudie ou lise à Berthierville ne soit pratiqué, on le comprend, que sur le plan dit « contemplatif », c'est-à-dire en vue d'un seul et plus personnel approfondissement des vérités religieuses.

A Berthierville on vit à l'écart du siècle et de ses individus. On vit peut-être 100 ans en arrière, mais certes mille pieds plus haut que nous tous. On est dix fois plus heureux que tous ceux et toutes celles qui ailleurs, aux mêmes heures, dissipent leur substance dans des plaisirs vagabonds et mènent souvent un régime de vie deux fois plus épuisant que le leur.

A Berthierville on aime Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, intégralement, sans détours, ni compromis. Les calculs mondains y sont impitoyablement détruits. Nous savons que cette vie cloîtrée est une dénonciation de toutes nos catégories. Elle nous fait peur. Nous doutons d'elle peut-être. La protestation ne vient que de nous. Elles, leur sincérité leur suffit. Et il faut avoir eu le privilège de vérifier sur place toute l'ardeur qui existe dans cette *prison de joie* pour savoir à qui donner raison.

Car il y a une « folie », car il est un « scandale » qui dépasse toutes nos mesures et qui fait échec à toutes nos prévisions. La source en est cette charité amoureuse de Dieu qui aujourd'hui encore conduit au martyre les prêtres et les religieux de l'Eglise persécutée. C'est par et pour l'appel de cette même charité que vivent, prient, s'usent dans les pénitences et la prière les Dominicaines de Berthierville. Ne devrions-nous pas les admirer ?

Quant à savoir si l'Eglise les désire encore, si elles sont encore utiles et « pratiques », il n'y a qu'à relire, pour s'en assurer, la *Constitution apostolique* de Pie XI approuvant les Statuts de l'Ordre des Chartreux

revisés selon les prescriptions du Code de Droit canonique, le 15 décembre 1924. On pourrait se souvenir plus spécialement des deux extraits suivants:

« *Tous ceux qui font profession de mener une vie de solitude, loin du fracas et des folies du monde — non pas seulement dans le but d'appliquer toute la force de leur esprit à la contemplation des divins mystères et des vérités éternelles et d'offrir à Dieu d'incessantes supplications pour l'épanouissement et l'extension chaque jour plus grande de son règne — mais encore pour effacer et expier leurs propres fautes et surtout aussi celles du prochain, par les mortifications de l'esprit et du corps volontairement déterminées ou prescrites par la Règle ; ceux-là, on le doit affirmer, ont certainement, comme Marie de Béthanie, choisi la meilleure part. Si le Seigneur y appelle, il n'y a pas, en effet, de condition, ni de genre de vie que l'on puisse proposer, comme plus parfait, au choix et à l'ambition des hommes ; en effet, par les liens si étroits contractés avec Dieu, comme par leur sainteté intérieure, ceux qui mènent la vie solitaire, dans le silence des cloîtres contribuent puissamment à soutenir cet éclat de sainteté, que l'Epouse immaculée du Christ Jésus offre aux regards et à l'imitation de tous...*

« *... Certains, peut-être, s'imaginant encore que les vertus injustement appelées passives sont depuis longtemps tombées en désuétude, et qu'il faut substituer, à l'antique discipline des cloîtres, l'exercice plus large et moins assujettissant des vertus actives. Cette opinion, Léon XIII, Notre Prédécesseur d'immortelle mémoire, l'a réfutée et condamnée dans sa Lettre* Testem benevolentiæ *du 22 janvier 1899 ; et il n'est personne qui ne comprenne combien elle est injurieuse et funeste à la doctrine et à la pratique de la perfection chrétienne. D'ailleurs il est facile de voir que ceux qui s'acquittent assidûment de l'office de la prière et de la pénitence, bien plus encore que ceux qui cultivent par leur travail le champ du Seigneur, contribuent aux progrès de l'Eglise et au salut du genre humain parce que s'ils ne faisaient pas descendre du ciel l'abondance des grâces divines pour arroser ce champ, les ouvriers évangéliques ne tireraient de leur travail que de bien plus maigres fruits* ».

* * *

A la communauté jubilaire de Berthierville la *Revue Dominicaine* est heureuse d'apporter son témoignage d'estime, d'admiration et de reconnaissance ainsi que ses meilleurs vœux.

Benoît Lacroix, O. P.

Péguy — De Chartres à la Sorbonne

Lettre à Agnès Lefort

De votre lointain Canada, que voit-on de la France ? Quelles sont les impressions rapportées ou laissées par les voyageurs, même si leur séjour se prolonge plusieurs mois ? Et nous, que savons-nous ? Peut-être ce qui nous émeut et nous frappe vous laissera-t-il indifférents ? Je ne puis me résigner à cette connaissance superficielle, ni croire à cette indifférence. Aussi, je me propose aujourd'hui, ma chère Agnès, de vous faire un long récit dont Charles Péguy sera le centre.

Vous dire sa vie et son œuvre serait vous faire injure, vous les connaissez aussi bien que moi. Mais, je veux vous faire part de notre surprise émerveillée à voir les prolongements de cette vie et la vie de cette œuvre dans les jours de la France d'aujourd'hui.

Souffrez d'abord que je vous emmène en pèlerinage. C'est le samedi d'avant la Pentecôte 1949, le temps est incertain et il est prudent, comme le recommande la circulaire de M. Auguste Martin, secrétaire général de l'Amitié Charles Péguy, et organisateur de ce pèlerinage, de prendre avec soi « de quoi s'abriter du soleil aussi bien que de la pluie ». Pour nous, les huit de l'Amitié — vous êtes la neuvième — le lieu de rendez-vous est la gare d'Austerlitz et la première étape vers Chartres est Auneau. C'est un village parmi ceux de Beauce au centre de la plaine nourricière qui se couvre d'épis. Déjà, de la gare au village, s'allongent quelques files de pèlerins. Ils sont plus jeunes et plus nombreux que nous. Groupés en chapitres et encadrés d'abbés, ce sont les étudiants de la « Branche Péguy » qui cheminent vers leurs cantonnements préparés à l'avance. Ils vont, jeunes gens et jeunes filles, sac au dos et, dans l'apaisement du soir, l'angelus et les chants des pèlerins mettent la note grave, religieuse que les routes de France n'ont plus guère connues depuis le moyen âge.

Le premier soin des pèlerins est d'aller à l'église réciter Complies et suivre d'un cœur aussi pur qu'ils le peuvent la méditation sur la Charité que le curé d'Auneau, un vieil homme exquis, a préparé à leur intention.

Puis un bon souper rustique amène la gaieté, les Parisiens que nous sommes se réjouissent de la blancheur du pain et de pouvoir plus encore que dans les brèves rencontres de Paris, faire connaissance et devenir suivant notre devise « une sorte de foyer... une sorte de famille d'esprit... nullement un groupe... mais littéralement ce qu'il y a jamais eu de plus beau au monde : une amitié et une cité ».

Au matin, après une bonne nuit, déception ! Depuis deux grandes heures, il pleut et notre programme a prévu : messe en plein air au château de Baronville où les étudiants se sont donné rendez-vous. Cependant, nous partons et bientôt la pluie cesse. Notre chef nous invite à méditer en marchant. Respectant le thème du pèlerinage donné aux étudiants, nous parlons les uns après les autres de nos expériences sur la charité et aussi, très simplement, des difficultés que nous ne cessons de rencontrer à tenter la pratique de cette difficile vertu. Enfin, nous atteignons le parc du château ; mais, par quelle malice du sort n'avons-nous pas vu le chemin direct ? Nous voici, longeant de nobles grilles dont toutes les portes sont désespérément closes. Mais le sous-bois est admirable et le calme d'après l'averse le rend solennel. Nous cueillons des branches fleuries d'accacia et d'églantiers pour décorer un autel. Enfin, les chants des pèlerins se distinguent et s'amplifient, nous approchons. Les grilles cessent et par une pente raide — paradoxe dans cette Beauce si unie — nous dégringolons sur la pelouse où a lieu le rassemblement. Là, mon émerveillement se partage entre la discipline des groupes et la ferveur des jeunes visages et des jeunes voix. Les prières chantées, la messe se célèbre sous le ciel gris, devant le château et les arbres pleins de chants d'oiseaux sur les trente ou quarante autels rustiques de la haute terrasse. Les prêtres descendent donner la communion à la foule alternativement chantante et agenouillée. Puis chacun retrouve son sac, son appétit et sa gaieté et c'est, autour du lieu tout à l'heure solennel, le murmure joyeux d'une jeunesse oubliant Paris et le proche examen.

De retour à Auneau la petite troupe de l'Amitié gagnera en autocar Nogent le Phay, un vieux village qui a conservé quelques toits de

chaume et a le privilège d'apercevoir, là-bas, à deux lieues la cathédrale Notre-Dame. Près de l'église, dans un champ aux « mouillettes » odorantes le petit groupe se repose et médite. Avant d'achever cette heure hors de la vie, l'un d'entre nous lit à haute voix *La présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres*. Les vêpres sonnent pour les premiers communiants de la paroisse, nous y assistons puis, nous prenons à pied, la route qui nous mènera au but de notre voyage. Le ciel est nuageux, la plaine d'un vert légèrement blanchi par l'apparition des épis, le vent que rien n'arrête est, par moment, presque froid. Mais il ne fait qu'attiser notre hâte.

Nous cheminons sur la belle route plate jalonnée « de bornes kilométriques comme les gros grains du chapelet et de bornes hectométriques comme les petits grains. Et ça fait des dizaines et des dizaines d'un immense rosaire ». C'est sans doute au souvenir de ces lignes de Péguy que notre chef de pèlerinage nous incite à être de bons pèlerins et, chapelet aux doigts, il commence les admirables prières *Je vous salue, Marie...* et *Notre Père*. Nous répondons et la marche en devient d'une facilité extrême. Mais, voici une halte : une croix au bord de la route signale qu'à partir d'ici nous ne cesserons plus de « la » contempler « la flèche irréprochable ». Le *Salve Regina* retentit et, dans le silence qui suit comment ne pas sentir comme un reflet de l'extase de Péguy... « Je ne sentais plus rien, ni la fatigue, ni mes pieds. Toutes les impuretés sont tombées d'un coup. J'étais un autre homme ».

Nous approchons, voici les faubourgs de Chartres qu'atteignent aussi d'autres pèlerins dont les chants se font plus ardents. La petite cité, serrée autour de son haut-lieu, est calme ; ce qui se prépare pour demain ne l'anime guère ce soir. Nous retrouvons à la gare et à l'hôtel quelques autres pèlerins qui ont laissé la marche à leurs cadets. Parmi eux, nous avons l'honneur d'avoir celui que je considère comme un de nos meilleurs écrivains et le meilleur biographe de Péguy, Daniel Halévy. Il a connu Péguy et, curieux de toute chose, il a voulu être témoin lui, depuis cinquante ans homme du vingtième siècle, de ce qu'il appellera « les aspects

d'un nouveau moyen âge ». Ce soir, après un service à la crypte, devant la Vierge Noire, il n'y aura pour nous qu'attente apaisée dans la douceur d'une conversation de qualité où s'épanouissent le savoir, la bonne grâce, le respect, le souvenir. L'un d'entre nous évoque la longue marche solitaire de Péguy – soixante-dix kilomètres à l'aller et soixante-dix au retour – faite en deux jours et demi par Charles Péguy, écrivain-imprimeur de son état et manquant totalement d'entraînement.

Voici l'aube du troisième jour. Il nous faut être matinal afin d'assister à l'arrivée des pèlerins des deux « branches », « la branche Péguy » et « la branche Rambouillet ». Daniel Halévy nous précède tous. Laissez-moi vous transcrire la page où il a évoqué l'inoubliable spectacle de cette matinée :

« Trop nombreux pour être logés en ville ils avaient passé la nuit à courte distance, dans les granges qui leur avaient été assignées. Par toutes les rues montantes, ils débouchaient sur l'esplanade de l'édifice incomparable, dressé en plein ciel au-dessus d'eux. Leur marche était silencieuse : pas un chant, pas un mot, tel était le rite de l'arrivée. La montée vers la cathédrale est elle-même une prière. Ils avançaient, un peu courbés sous le poids du sac, les jeunes filles en jupes courtes, les garçons en *short*.

....

« Les six mille, bientôt rassemblés, mettent sac à terre. Les jeunes filles en font sortir les foulards, soieries et cotonnades dont elles vont, selon l'usage couvrir leurs cheveux pour entrer dans l'église. Bras levés, mains actives, elles ont tôt fait d'assurer les parures, et la multitude pèlerine, jusqu'alors un peu terne, un peu couleur d'insecte prend soudain l'apparence d'un peuple bariolé, d'un vol d'oiseaux des îles. Puis, se mouvant comme une masse aimantée, elle disparaît dans la cathédrale qui la convie par ses trois grands portails ouverts ».

La grand'messe dans la cathédrale devant cette foule de jeunes pèlerins au premier rang desquels sont les malades que leurs camarades ont

aidés, soignés et conduits jusqu'ici est un spectacle et un événement spirituel à la grandeur de Chartres. Les voix, les six mille jeunes voix sont mieux en valeur dans l'admirable vaisseau de pierre et de verre, mais c'est la même ferveur et la même émotion qu'hier à Baronville.

En ordre, chapitre par chapitre, la nef se vide et maintenant, sur l'esplanade, chacun ayant retrouvé son sac dévore quelque tartine ou lance quelque joyeuse plaisanterie.

L'après-midi, la fête religieuse se déroule au grand air devant la cathédrale. Des étudiants belges interprètent, dans l'esprit des « Maîtres et Gouverneurs des Confrères de la Passion de Notre-Seigneur » le *Jeu de la Rédemption.* La scène est le portail sud, les hauts-parleurs permettent à toute l'assistance de suivre les paroles sœurs de celles du XVe siècle.

Avant de reprendre le train pour Paris, tous les étudiants tiennent un chapitre général sur le parvis. Ils récitent Complies et l'admirable chant du *Magnificat* est l'adieu des pèlerins à Notre-Dame.

* * *

Voici le pèlerinage achevé. Examens et vacances sont passées, l'hiver est revenu. A quelques mois d'intervalle deux vieilles bâtisses universitaires vont s'animer en l'honneur de Péguy. Quelle que soit la stupéfaction ou l'indignation des « anciens » qui ont connu Péguy et qui ont entendu ses invectives contre le parti des intellectuels, ceux de 1950 tiennent à se réconcilier avec sa mémoire et à annexer sa gloire en l'égalant à celle de nos classiques.

Le 12 janvier 1950, la Sorbonne connaît l'animation des grands jours. Au grand amphithéâtre, elle célèbre le cinquantenaire des *Cahiers de la Quinzaine.* Le Président de la République, le Ministre de l'Education Nationale et le Recteur de l'Académie de Paris qui prétendent incarner la France et son génie semblent accueillir un enfant rebelle et lui pardonner ses incartades. Mais qu'importe ; les paroles vaines s'envolent, les écrits justiciers restent et maintes pages de Péguy ont fait justice des

« politiques » et des rhéteurs. Les fidèles de Péguy ont, heureusement, quelques remèdes à l'ennui des discours ; ils savourent, une fois de plus, quelques-uns de ses poèmes et découvrent ou réentendent une œuvre musicale remarquable : la *Jeanne d'Arc* de Péguy devenue symphonie concertante par les soins de Maurice Jaubert, musicien plein de promesses que la guerre de 1940 a tué comme celle de 1914 a tué Péguy.

Le 17 mars, la Bibliothèque Nationale ouvre une de ses galeries à l'exposition du cinquantenaire des *Cahiers* ; elle sollicitera l'attention des amateurs jusqu'en juin. Là, dans le silence de cette grande maison studieuse on peut reconstituer, dans un tête-à-tête émouvant avec de rares images et des textes abondants, manuscrits ou imprimés, l'admirable lutte de toute une vie de héros. Quelques-uns de ses grands compagnons sont évoqués : Bergson, Romain Rolland, Daniel Halévy, mais ce qui frappe, c'est l'obstination solitaire vers son destin :

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.

....

Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.

L'émotion que l'on trouve en ce lieu rejoint celle du pèlerinage. De la photographie du libraire-éditeur au lorgnon en bataille à celle du lieutenant soucieux de ses hommes en passant par le portrait classique de Jean-Pierre Laurens, la silhouette de Péguy va vers la légende. La pèlerine dont se vêtait sa pauvreté prend une allure de symbole, venu du fond de l'ancienne France il est allé tout seul vers un des hauts-lieux du monde et, à une génération de distance, il suscite une foule fervente de pureté et d'héroïsme.

T. Aurigny

L'évolution de l'éducation

Respectueusement à Mgr Wilfrid Lebon, P. D., auteur d'une histoire du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière.

Les jeunes gens de ma génération parvinrent au terme de leurs études classiques selon les vieilles formules, les vieilles méthodes et les vieilles traditions. On pouvait encore distinguer parmi les élèves le pauvre du riche, le fils de l'agriculteur de celui du professionnel, le garçon de la campagne de celui de la ville. La prospérité d'après la guerre de 1914 n'avait pas encore imprimé le même masque à toutes les classes de la société.

Au point de vue religieux, nous ne profitions pas encore des mouvements spécialisés d'apostolat moderne. Notre piété était sans panache ; point de scouts et point de jécistes dans nos rangs, mais il ne fallait être rien moins que sacripant pour ne pas faire partie de la Congrégation de la Sainte Vierge. Il existait bien, de ci de là, des sections d'A. C. J. C., selon l'ancienne formule, mais elles semblaient avoir un caractère plutôt académique qu'apostolique. Après le décret du Pape Pie X publié en 1905, un grand nombre d'élèves commencèrent à s'approcher, chaque matin, de la sainte table. Notre ferveur était très personnelle. Nous jouissions de la plus grande liberté vis-à-vis du confessionnal, sans ostracisme d'aucune sorte. Bien des séminaires et collèges ne prônaient pas plus que de raison la direction individuelle tant au point de vue spirituel qu'intellectuel. La majorité des élèves se bornaient à profiter des avantages communs et, chose étonnante, c'était quand même, au terme de chaque année scolaire, une magnifique effloraison de vocations sacerdotales et religieuses.

Quant à l'éducation, elle s'avérait virile en tout point, austère sans distinction ni trève, voire un peu brutale parfois si on la considère à la lumière des principes actuellement en cours. Bien osé eût été l'écolier qui eût parlé de partir en vacances avant Noël et on se fût grandement inquiété de celui qui eût tenté de démontrer comme opportun un séjour dans la famille à l'occasion de la fête de Pâques.

Les directeurs, professeurs et surveillants de ce temps-là ne connaissaient pas les ménagements dont on entoure aujourd'hui la jeunesse écolière, sous prétexte de lui donner des convictions personnelles et de l'engager à se conduire par elle-même en faisant un sage usage de sa liberté indépendamment des sanctions. On habituait de gré ou de force les élèves à la pratique de l'obéissance, selon la notion la plus orthodoxe : l'autorité de celui qui commande comme seul motif [1].

Les sanctions, à vrai dire, étaient plus familières aux écoliers de ce temps-là que les récompenses. Un certain nombre ont gardé le souvenir de courroies vindicatives. Il s'en trouve pour en parler avec reconnaissance. Bref, c'était une éducation virile, presque spartiate qui n'en a pas moins favorisé le travail de la grâce chez un très grand nombre, sans nuire pour autant à l'orientation professionnelle, non plus qu'à l'éclosion et à la culture des plus nobles sentiments.

Cette méthode avait ses répercussions dans les rapports des élèves entre eux. Leurs discussions ne se poursuivaient pas toujours à coups d'arguments de raison. L'occasion leur était fréquemment offerte de défendre leur honneur ou autre chose en se servant des manières fortes et trop souvent, hélas ! la force comme aujourd'hui triomphait du droit et les petites nations étaient sacrifiées.

On pourrait peut-être croire que la rigueur des procédés de ce temps-là aurait eu pour résultat de blesser le caractère, la conscience ou les sentiments de l'élève, de ne lui laisser de ses années de collège que des impressions trop uniformément douloureuses, pour qu'il puisse aller y chercher, au milieu des soucis de la maturité, quelques souvenirs réconfortants. Cela a pu se produire lorsque la méthode a été appliquée un peu trop arbitrairement ou d'une façon vraiment trop absolue. Mais tel n'est pas le cas pour le plus grand nombre dont l'enfance n'a pas été quotidiennement bercée au son de la musique. L'attachement que ces anciens ont gardé à leurs Alma Mater respectives, les témoignages de reconnaissance qu'ils ne cessent de leur donner en paroles et en actes, le

1. « In his quæ pertinent ad dispositionem actuum et rerum humanarum, tenetur subditus suo superiori obedire secundum rationem superioritatis » (*Summ. Theol.*, q. 94, a. 5, 0).

plaisir qu'ils éprouvent à évoquer leurs souvenirs à chaque rencontre sont bien des preuves du contraire.

D'autant plus que le système tout à fait viril était environné d'un climat particulier imprégné des plus nobles aspirations. Il y avait à cette époque, dans les différents séminaires et collèges, un groupe de prêtres à peu près du même âge et qui tenaient plus de la nature et du dévouement que de la spécialisation de leurs études, des qualités vraiment remarquables d'éducateurs. Leur piété, leur régularité de vie, le don total d'eux-mêmes aux tâches parfois les plus obscures ont laissé dans la mémoire de leurs élèves d'inoubliables leçons après avoir été, sous leurs yeux, un entraînement constant au devoir. Plusieurs sont disparus, un certain nombre ont été appelés aux universités, d'autres aux curies diocésaines. L'influence de ceux qui restent semble avoir été moins puissante sur les jeunes générations. Ils nous parlaient fréquemment des grands hommes qui ont illustré l'histoire du monde dans les derniers siècles : Garcia Moreno, Daniel O'Connell, Louis Veuillot, Charles de Montalembert, Frédéric Ozanam, Lacordaire et plusieurs autres. Ils donnaient la nostalgie du tombeau de Chateaubriand sur l'îlot du Grand Bé, de l'exil de Victor Hugo dans l'île Jersey. Ils mettaient entre les mains des élèves les biographies classiques de ces hommes-là ; et, chose étonnante, les élèves les lisaient et cultivaient l'ambition, indépendamment des circonstances, d'imiter la vie dont elles leur montraient les actions d'éclat.

Il serait difficile de préciser jusqu'à quel point ces biographies pouvaient les enrichir intellectuellement, mais elles obtenaient un meilleur résultat, celui de leur révéler le secret des existences fécondes : la conscience, l'honneur, l'amour du travail et l'acceptation du sacrifice. On parlait de Marc Sangnier et du Sillon, de Jaurès et de l'éclosion du Socialisme, des Cultuelles et d'Albert de Mun, de Charles Maurras et de l'Action Française, de Maurice Barrès et de la grande pitié des églises de France. Et si l'on sortait du collège peu armé pour la vie matérielle, il faut tout de même admettre qu'on en rapportait une grande confiance en l'avenir et un idéal à décrocher les étoiles.

La guerre de 1914, la crise économique qui l'a suivie, le chômage, le secours direct, l'apparition des dictatures, l'épouvantail du communisme, le progrès du social, le cinéma parlant et odorant, le perfectionnement de la T. S. F., les mouvements spécialisés, etc., ont, en moins de trente ans, refoulé dans un passé déjà lointain les éléments de culture qui tenaient alors le premier plan chez les professeurs et les élèves de langue française. On n'appuyait pas trop non plus, dans ce temps-là, sur le caractère rationnel de l'éducation. Tous les efforts se bornaient à maintenir l'ordre établi en refrénant les caprices des écoliers afin d'aguerrir leur volonté et de favoriser le progrès de leurs études fondamentales. C'est pourquoi on ne leur permettait pas la lecture des journaux ; le développement de leur jugement n'en souffrait certes pas. On leur interdisait l'usage du tabac, même sous peine de renvoi et on limitait leurs vacances à la première semaine de janvier et aux trois mois d'été.

Il n'est pas étonnant que les maîtres d'autrefois se sentent perdus au milieu du monde actuel et de ses agitations, qu'ils n'aient pas eu le temps de s'y adapter ou se soient refusés à le faire et que les élèves qu'ils ont formés se découvrent déjà d'une génération très ancienne avant la cinquantième année. On ne superpose pas avec la même fraîcheur et les mêmes résultats, une deuxième culture, une fois la jeunesse passée. Mais il y a lieu de se demander si l'adoucissement actuel de la discipline possède son correctif dans l'exaltation des valeurs de l'âme, dans le miroitement d'un idéal de grandeur humaine et chrétienne, comme les rigueurs d'autrefois possédaient le leur auprès des écoliers. Demandons-nous aussi si nos méthodes actuelles, délestées en quelque sorte du poids de la tradition nécessaire au maintien de l'équilibre, n'exposent pas la jeunesse à osciller à tout vent et à tenir uniquement des bouleversements et des progrès de ce commencement de siècle, ses manières de penser, de sentir et d'agir. Demandons-nous si on lui donne une estime suffisante des premiers principes de la raison humaine, principes absolus dans le temps comme dans l'espace, pour qu'elle puisse juger sainement de son temps et de son milieu en les dominant par une part au moins de sa raison qui

échappe à leur influence. Pourquoi ne serait-elle pas la pierre immobile au milieu du torrent plutôt que le copeau qui tournoie avant d'aller se perdre dans le gouffre ? [1]

Il serait injuste de ne pas reconnaître toutefois que l'austérité de la vie écolière de ce temps-là comportait encore assez fréquemment les sourires de saines et joyeuses digressions. C'était comme des traînées de lumière que faisait davantage ressortir l'ensemble trop uniformément sombre du tableau. Chacun peut en retrouver au fond de sa mémoire qui lui apparaissent d'une coloration extrêmement riche et variée. Quels bonheurs passés évoqués et rajeunis, quelles joies futures escomptées à l'avance dans cette quasi uniformité des années écolières où chaque moment heureux comporte un précédent et s'assure un renouvellement avec une périodicité aussi régulière que celle des jours et des saisons, quand, d'autre part, il semble qu'on ne vieillît pas entre la quinzième et la vingtième année. Epoque heureuse de la vie, quand on a l'impression de découvrir les unes après les autres toutes les beautés de la création, un parfum de rose, une marguerite effeuillée, le cri d'un grillon, une chute de feuilles, une première neige, la caresse de la brise dans nos cheveux, le charme de l'amitié, la découverte d'un beau vers, tout le cortège des espoirs attaché à ce rêve de jeunesse que l'on nomme l'idéal.

J'ai retrouvé, bien plus tard, sous la plume de François Mauriac, tout ce qu'avait comporté de pathétique l'adieu définitif à la vie écolière, souvenir mélancolique de la jeunesse disparue.

« Déjà, écrit l'illustre romancier, dans *La robe prétexte*, le parc du collège était plein de ce silence et de cette solitude qui doivent y régner pendant les vacances. Malgré la chaleur terrible qui pesait sur nous, nous nous enfonçâmes sous les arbres. L'herbe écrasée nous enivrait de sève

---

1. Dans un article très juste sur le « Problème de l'Enseignement Québecquois » publié dans « Culture » (livraison de décembre 1943), M. Léon Lortie écrit : « S'il est un minimum de connaissances indispensables et qui ne varient jamais d'un pays à l'autre et d'un siècle à l'autre, on ne doit pas oublier qu'une des premières fins de l'instruction et de l'éducation, c'est d'adapter l'enfant aux conditions qui l'attendent au sortir de l'école ».

Ne pourrait-on pas dire avec autant de raison que c'est de préparer l'enfant à créer ces conditions ? Le problème apparaît alors sous un angle tout nouveau.

et les insectes nous étourdissaient d'une immense vibration. Au fond du parc, à la lisière d'une châtaigneraie, nous nous étendîmes. José ne parlait pas, mais son fervent visage était baigné de joie. Connaissant son goût des situations romanesques et singulières, je ne doutais pas qu'il savourât cette minute au seuil de l'adolescence et devant tant de jours à venir. Il m'assura que nous nous étions connus à l'âge où nous étions l'un et l'autre le plus digne d'être aimés, et que nous nous quittions à l'instant où la vie allait nous meurtrir, nous avilir de secrètes souillures. Ainsi chacun garderait l'image de son ami impérissablement jeune.

— Encore un peu de temps et nous serons touchés, me dit-il, une ride suffit, à peine creusée au coin des lèvres, pour que sur une jeune face, je découvre le masque de la vieillesse et de toute la laideur future.

Comme le soleil déclinait, José souhaita que nous fissions en commun une dernière lecture. Il me fit connaître des passages où l'homme qui pratiqua le mieux l'amitié exprime ce sentiment avec la plus pure passion. Alors, ayant tiré de sa poche un cahier où était copiées des lettres du Père Lacordaire, il commença de lire d'une voix un peu basse, mais chaude et si fidèle à traduire les secrètes émotions.

C'était l'époque où le fiévreux Lamennais s'obstinait dans Rome à réclamer le jugement du Saint-Père, Montalembert avec l'orgueilleuse fidélité de sa vingtième année voulait demeurer près de lui et abandonna Henri Lacordaire. Blessé au cœur, Henri fit halte à Milan et jeta vers l'ami perdu un appel dont l'accent de José Ximénès me faisait sentir la déchirante beauté ; il me souvient encore des premières lignes :

Quand j'arrivai le soir à Milan après ne t'avoir pas vu depuis sept jours...

Pour ma part, malgré les rigueurs de l'ancienne discipline, tout n'est que lumière et chaleur parmi les souvenirs que j'ai gardés de ma vie écolière ; tout n'est que matins de mai délicieux et parfumés comme de belles grappes de lilas blancs.

A. Saint-Pierre, O. P.

Les tribulations du curé de Saint-Tristan

S'il est vrai que le péché est le drame fondamental de l'homme et, par conséquent, le plus tragique objet qui s'impose à l'attention du romancier, ou du dramaturge, il n'en est pas moins vrai que la grâce est un facteur vital dont le créateur doit tenir compte en évoquant la vie de ses personnages. Péché et grâce sont pourtant absents d'une foule de grandes œuvres dans lesquelles les personnages ont sans doute des vertus et des vices, mais où ces derniers nous sont montrés purement comme des phénomènes naturels. C'est Mauriac qui reconnaissait, il y a une vingtaine d'années, que Bazin avait été un des rares romanciers à qui il avait été donné de saisir l'action de la grâce dans le monde, et que son œuvre était une rencontre à peu près unique dans le roman français de l'audace et de la chasteté. D'autre part, Bernanos faisait remarquer à Frédéric Lefebvre que s'il n'y avait pas un trait à ajouter aux personnages de Balzac, il n'était pas sans intérêt de chercher à savoir ce qu'un curé d'Ars aurait vu dans les mêmes âmes. Il n'est en tous cas pas permis aux chrétiens d'ignorer que toute l'économie du monde repose sur la grâce et sur le péché, non plus qu'aux romanciers catholiques de méconnaître que, pour être intégrale, leur vision du monde doit comporter un enfer, un purgatoire et un ciel. Sans doute de grandes œuvres peuvent n'explorer qu'un seul de ces domaines spirituels, mais de telles œuvres ne sauraient être considérées comme une interprétation exhaustive de la destinée humaine. Il n'est pas donné à tous d'explorer les trois royaumes du désespoir, de la douleur qui espère, et de la joie conquise ; mais tout catholique, le romancier comme les autres, doit toujours penser le monde selon toutes ses dimensions. On ne peut certainement pas considérer comme catholique un romancier qui ne tiendrait nul compte dans son œuvre de l'action de la grâce, qui ignorerait le sens de la croix ou qui méconnaîtrait l'existence du péché, et nous proposerait l'image d'un monde où il n'y aurait place ni pour l'Incarnation, ni pour la Rédemption, ni pour la Résurrec-

tion, d'un monde en un mot où le Christ serait malvenu. Le romancier catholique n'est pas celui qui nie le mal, mais celui qui en saisit le sens, le poids et la place dans l'œuvre de la Providence.

Parmi les grands romanciers de notre temps, il en est bien peu qui aient vu aussi loin dans l'âme de ses personnages et qui aient mieux saisi que lui les possibilités de la grâce jusque dans les âmes les plus misérables et les plus abandonnées. Son œuvre est de celles qui nous font sentir la nécessité de la grâce dans l'économie du salut, la joie que peut apporter la soumission à toutes les exigences d'une vocation chrétienne et l'extrême misère des créatures qui ne reposent que sur elles-mêmes. Là où il a peut-être vu le plus loin, c'est dans ces âmes de curés, d'une humanité profonde ; leurs drames intimes, leurs misères inéluctables, les tentations nées de la solitude ou de la conscience de la sublimité de la vocation sacerdotale, les dons dont ils sont à la fois les bénéficiaires et les ministres. Il est plus d'une concupiscence et nul homme, fût-il sacré, n'en est exempt ; mais les grâces divines sont innombrables. Le roman du prêtre offre au romancier de nombreuses difficultés ; les élus de Dieu sont revêtus d'une dignité qui commande le respect. Le véritable amour n'est toutefois pas aveugle, il est clairvoyant ; il ne porte pas sur des fantômes, mais sur des êtres de chair et d'esprit, et il transfigure jusqu'aux plus pénibles misères humaines. En nous révélant dans toute la grandeur, toute sa détresse, toute son humanité, son inoubliable curé de campagne, le pauvre abbé Cénable, Bernanos en a fait un être plus cher à notre cœur que les plus sympathiques curés de Balzac, car l'auteur de la *Comédie humaine* n'a pas atteint à cette pénétration qui fait de Bernanos un des plus grands sondeurs des reins et des cœurs des lettres françaises. Et la vision de l'auteur de la *Joie* est certes plus voisine de celle du curé d'Ars que ne l'était celle de son grand ancêtre. Chez lui, la religion n'est plus une institution sociale dont le but premier serait de contribuer au maintien de l'ordre temporel, mais surtout une vie de foi, d'espérance et d'amour vécue pour la gloire de Dieu, l'extension du royaume de Dieu et le salut des âmes. Le roman catholique exige lucidité et amour.

Cette vision chrétienne de la destinée humaine est assez rare dans l'histoire du roman français. Le drame fondamental du péché et de la grâce est trop absent de la majorité des grandes œuvres. La religion de l'honneur, la morale sociale ou l'immoralisme cynique en sont les ressorts habituels. En bannissant les mystères chrétiens du domaine littéraire, Boileau était certes inconscient de toutes les conséquences impliquées dans son précepte. En chassant Dieu de la littérature, on rend cette dernière aux dieux païens qui ne sont que des sublimations des instincts de l'homme ; en somme, on rend l'homme à lui-même, on le remet aux mains des concupiscences en le privant des fruits de la grâce. Aussi ne faut-il pas nous étonner de constater que ni madame de La Fayette, ni Marivaux, ni Diderot, ni Constant, ni Balzac, ni Stendhal, ni Flaubert, ni Proust ne sont des romanciers chrétiens.

Si parva licet componere magnis, il faut en dire autant des romanciers canadiens de langue française. Il est vrai que nos romanciers ne nous ont pas, en général, donné d'images de la vie où les vices s'épanouissent aussi facilement que dans la majorité des œuvres européennes ; il est vrai que la majorité de leurs personnages sont des communiants, des membres de l'Eglise visible du Christ. Mais il n'est pas souvent facile de découvrir s'ils sont membres ou non de l'Eglise mystique, s'ils participent à la communion des saints. Le drame du péché est presque complètement ignoré par nos romanciers, sauf quelques-uns. Nos écrivains sont plus près de Balzac que de Bernanos, comme nos poétesses sont plus parentes de la comtesse de Noailles que de Marie Noël. Ils voient leurs créatures davantage comme des membres d'une famille, d'une institution, d'une société, que comme des créatures de Dieu, venues de Lui et à Lui destinées, condamnées à opérer leur salut, et à aider à celui de leur prochain, en triomphant des appels de la terre avec le secours de la grâce. Le catholicisme est, dans notre roman, beaucoup plus une institution sociale, un appareil extérieur, qu'une vie d'amour. Sans doute les phénomènes extérieurs sont-ils ce qui s'impose d'abord à l'observation du romancier ; mais ils s'imposent à l'attention de tout romancier, qu'il

soit catholique ou non. Ce qui fait qu'un romancier est catholique, c'est sa puissance de vision qui lui permet de saisir et de montrer comment ses créatures participent à la vie divine ou en sont coupées. Ce n'est pas la matière visible dont il fait son roman, mais la lumière qu'il projette sur ce monde visible et aussi sur le monde invisible des âmes. Ainsi, les quelques prêtres qui vivent, ou existent, dans la majorité de nos romans semblent beaucoup plus préoccupés d'une foule de questions temporelles que de problèmes spécifiquement religieux. Cela peut être dû à un défaut de vision de la part du romancier, mais cela peut être aussi partiellement dû à l'état du catholicisme qui s'incarne dans la plupart de nos clercs et laïques. Vu sous cet angle, le roman canadien a, comme le roman français, une valeur de symptôme qu'il ne serait peut-être pas prudent d'ignorer. Consciemment ou non, les romanciers sont les témoins et les interprètes du milieu qui les engendre, de la vie individuelle et collective qu'ils peuvent observer, avec ses valeurs, ses lacunes, ses forces, ses préjugés, ses pentes et ses traits distinctifs.

Ces réflexions sont inspirées par la lecture des *Tribulations du curé de Saint-Tristan*, récit du Père Jean Bousquet, O. P., paru récemment aux Editions du Lévrier. Ce livre est, en effet, un des rares récits canadiens qui nous ouvrent des perspectives sur la vie du prêtre de chez nous. L'auteur n'a évidemment pas voulu écrire un roman au sens strict du mot ; son récit, sous forme de journal imaginaire, est une simple chronique dont le but est surtout d'édifier en amusant. Aussi serait-il injuste de le comparer au *Journal d'un curé de campagne* de Bernanos, bien que le contexte des deux œuvres ne soit pas sans ressemblance. Ecrite sans prétention, avec simplicité et bonhomie, cette chronique a le mérite de faire réfléchir en nous communiquant, par le truchement d'une fiction, une image vraisemblable d'un curé de campagne du Québec. Il serait faux de généraliser trop et de tenir cette confession du curé de Saint-Tristan pour un document sur la vie de tous nos curés de campagne. Les curés sont des hommes, ils sont divers, ils ont chacun leur personnalité qui dépasse les images d'Epinal qu'on en peut tirer ; mais le curé de

Saint-Tristan a certes des caractères qui se retrouvent chez beaucoup de ses confrères, et c'est pourquoi il a une valeur documentaire qu'on ne saurait nier.

L'auteur affirme lui-même que son livre n'est pas un roman proprement dit ; il ajoute qu'il ne renferme ni intrigue, ni drame, ni grandes passions. Cela est vrai ; mais il faut noter toutefois que, si l'auteur ne s'est pas attaché à nouer et dénouer un drame véritable, il a eu le mérite, et la franchise, d'indiquer les éléments de certains drames qui, chez un personnage doué d'un tempérament plus violent, auraient pu atteindre à des proportions considérables. L'auteur a préféré glisser, mais ces éléments dramatiques sont ce qui donne à son livre sa valeur proprement humaine et le situent dans une perspective chrétienne. La sincérité discrète de certains aveux indique à nos romanciers des sources d'inspiration que l'auteur n'a pas exploitées, mais qui pourraient et devraient l'être. Nous attendons encore notre Bernanos. N'est-il pas étonnant que chez le peuple où le clergé est probablement le plus nombreux au monde proportionnellement, le roman du prêtre catholique n'ait pas encore été véritablement écrit ? Le Père Bousquet vient de mettre à jour les principales expériences qui en pourraient constituer la matière ; qui explorera plus loin ce domaine encore vierge de la matière littéraire ?

Nous faisons la connaissance du curé de Saint-Tristan six mois après son arrivée dans un petit village imaginaire des Cantons de l'Est. Il est au midi de la vie et a hérité de cette cure après douze ans de vicariat dans des centres urbains. Il a été assez froidement accueilli par ses paroissiens, qui semblent croire que sa place est au presbytère et à l'église. Personne ne le visite, et il ne fréquente lui-même que les malades et les mourants. Plus que jamais, il sent que sa vocation en est une de solitude ; les vastes pièces et les longs corridors de son immense presbytère où il pourrait héberger la moitié de ses paroissiens, le lui rappellent tous les jours. Mais la solitude a ceci de bon qu'elle lui laisse beaucoup de temps pour la prière, la méditation et la lecture. Il avoue que c'est elle qui l'a réconcilié avec les livres. « Il serait plus exact de dire qu'elle a fait surgir

en moi un goût de lire et d'apprendre que ni le petit ni le grand séminaires ne m'avaient donné... Je vais devenir un intellectuel de la onzième heure, si mon évêque m'oublie assez longtemps dans cette paroisse peu convoitée des autres curés ». Les nombreuses heures libres que lui laisse son ministère lui permettent de se remettre à l'étude, car ses sermons du dimanche, où beaucoup dorment, l'ont convaincu de la nécessité de retourner à son manuel de théologie, qu'il n'a pas ouvert depuis longtemps. Il relit aussi son manuel de philosophie, mais avoue que la spéculation n'est pas son fort. Un an plus tard, la lecture de Gredt terminée, il note : « Je n'arrive pas à me démontrer *apodictiquement* ni l'existence de Dieu, ni l'immortalité de l'âme, ni l'objectivité de la connaissance, en somme aucune vérité naturelle... Jamais je n'ai pu rattacher véritablement chacune de mes conclusions aux tout premiers principes d'identité et de contradiction... Je me rends bien compte que ma pauvre synthèse présumée de philosophie repose toute sur un acte de foi. Je crois en saint Thomas d'Aquin... » Il en conclut que l'apologétique exige la nécessité morale d'une révélation par Dieu de certaines vérités naturelles. Il sait d'autre part que la grâce est un don de Dieu, et c'est pourquoi il sera assez étonnant au terme du récit de l'entendre apporter au pasteur protestant qui le visite des *raisons* de croire que lui-même avait plus tôt reconnues comme des fruits de la grâce de la foi.

Il découvre aussi les lacunes de sa culture littéraire. La découverte de Léon Bloy est pour lui une révélation qui fait pâlir l'admiration qu'il avait conçue au séminaire pour Coppée et Veuillot. Il est pour la première fois sensible à la beauté du style que ses professeurs n'avaient pas su lui révéler. Il se souvient des exercices scolaires où étaient disséqués, mais en tableaux synoptiques, un poème de Lamartine ou l'*Enéide*, « et en général tout ce qu'il y avait de beau ». Il sait maintenant que la poésie ne se mesure pas « à la toise ou au pied-de-roi » et qu'on ne lit pas de la même manière un traité de philosophie et une grande œuvre littéraire. Mais tout cela ne le distrait pas de l'Ancien ni du Nouveau Testament, auxquels il reste fidèle. La solitude et la méditation lui assurent d'autres

découvertes spirituelles : que Jésus-Christ fut un homme, que Lourdes et Fatima furent des faits. Et il se demande à quarante ans s'il ne vient pas tout juste d'atteindre à l'âge de raison.

Mais la vocation du curé n'est pas celle de l'ermite. Sa solitude n'est pas totale, et le curé de Saint-Tristan sait qu'il lui faudra apprivoiser ses paroissiens s'il veut remplir auprès d'eux sa terrible et haute mission. Ses paroissiens sont fort ignorants et, ses sermons étant peu écoutés, il se demande comment il va les instruire, comment il va « remédier à pareille indigence intellectuelle ». Il entreprend de faire une demi-heure de catéchisme le dimanche après-midi, mais ne viennent que « quelques vieilles femmes ». Nul succès non plus avec le cercle d'études. Il ne peut toutefois se résigner à laisser se perpétuer une pareille ignorance des vérités les plus essentielles. Il décide alors de frapper un grand coup et de pénétrer jusqu'à eux par des moyens détournés : du haut de la chaire de vérité, il annonce la fondation d'un club de tennis paroissial et demande l'aide des jeunes. La réponse est prompte et générale. Les courts terminés, il tient à jouer lui-même sa partie tous les soirs. Mais l'automne venu, il sent qu'il va perdre ses contacts s'il ne trouve pas autre chose pour l'hiver. Il décide alors d'organiser des séances de cinéma dans la salle paroissiale. Même succès auprès des jeunes et de ceux qui ne le sont plus. Grâce à ces moyens profanes, il a pu gagner la confiance de ses paroissiens et il lui sera maintenant possible d'entreprendre leur éducation religieuse. Il peut maintenant organiser des campagnes de prière, instituer des cours d'éducation sexuelle et d'arts ménagers. Peu à peu il tirera ses paroissiens de leur ignorance et de leur routine et élèvera le niveau de leur vie intellectuelle, sociale et matérielle. Pour n'avoir pas désespéré devant l'immensité de la tâche à accomplir, ses efforts seront couronnés de succès. Certains de ses procédés — surtout l'usage de la lunette d'approche pour surveiller garçons et filles qui vont aux framboises — ne sont pas les plus désirables ; mais la vertu et l'habileté du pasteur lui inspirent les moyens auxquels il doit recourir pour apprivoiser des hommes jusque-là fermés sur eux-mêmes.

Consciemment ou non, l'auteur a écrit un des plus terribles témoignages sur l'inculture de nos milieux les moins évolués. Cette inculture est grande dans l'ordre religieux comme dans l'ordre temporel. Aussi n'est-il pas étonnant de constater que les paroissiens sont beaucoup plus impressionnés par le récit des événements de Fatima que par tout ce que leur curé pourrait leur dire de Dieu, de l'Eucharistie et des autres sacrements, de la vie de la grâce ou des dons du Saint-Esprit. Ils obéissent beaucoup plus volontiers à ce que peuvent leur révéler leurs sens ou leur imagination qu'aux vérités et préceptes éternels. C'est à regret que le curé a lui-même succombé à la tentation de la statistique « dans le but de promouvoir ma campagne du rosaire, dit-il. Je l'ai présentée comme une sorte d'emprunt de la victoire avec un objectif minimum et j'ai fait construire — mes gens se passionnent pour ces futilités — un thermomètre gigantesque sur le perron de l'église ». C'est tout le problème de la fin et des moyens que pose une telle stratégie, et il faut espérer qu'un jour viendra où ce problème pourra recevoir des solutions moins décevantes. S'il consent à s'abaisser au niveau de tels procédés, le prêtre ne peut le faire qu'en vue d'élever ses paroissiens à une vie où ces stratégies n'aient plus leur place.

En accomplissant sa mission apostolique, le curé de Saint-Tristan vit lui-même sa destinée de prêtre du Christ. Sa mission ne lui apporte que des consolations surnaturelles. Il n'est pas de ce monde, *habens quasi non habens*. En apprivoisant ses paroissiens, il a pris davantage conscience de sa solitude. A l'église, au presbytère, au jardin ou au cimetière, il est toujours seul devant Dieu. « Comme le Psalmiste, je crie vers Lui des profondeurs de ma misère... Je Lui demande d'avoir pitié de ma pauvre âme, de ne pas détourner sa face... de m'éclairer sur un tas de choses que les doctes expliquent et que je comprends de moins en moins ». Ce drame de la solitude est certes un de ceux qui pèsent le plus aux élus du sacerdoce. Ils sont vraiment des pèlerins du silence. Le curé de Saint-Tristan note dans une page émouvante qu'il a foi en l'amitié, qu'il y croit, mais qu'il ne la connaît que sur le témoignage des autres et qu'il lui fau-

dra se contenter toujours de cette évidence extrinsèque. Cette expérience lui inspire encore une confession d'une discrétion touchante : « Quand le laboureur du champ du Seigneur rentre chez lui sa journée faite, son unique consolation est d'aller se prosterner devant l'autel et d'y répandre son cœur dans le sein d'un Dieu caché, avant d'aller dormir le front sur la pierre comme le Patriarche. Car l'homme qui se donne tout à Dieu par la chasteté ne peut reposer son front que sur la pierre. Fût-il de fin duvet, son oreiller qu'il ne partage pas avec un être aimé a la froideur et la rigidité anticipées du tombeau... Il faut compter parmi les plus grandes folies de sa jeunesse le don total de soi au Bon Dieu ; on ne sait pas ce qu'on fait quand on s'engage à sa suite dans la voie du parfait renoncement, me disait un jour un vieux jésuite qui avait, en plus de la sainteté, cette chose si rare et si commode : le sens de l'humour. J'en fus presque scandalisé, mais j'ai fini par comprendre, et je me suis parfois demandé si le Bon Dieu ne m'avait pas joué un bon tour en me dissimulant avec sagesse et miséricorde l'un des renoncements les plus douloureux de la vie du prêtre ». Chacun est tenté selon sa pente, et le curé de Saint-Tristan qui n'est ni orgueilleux ni avaricieux, est naturellement assailli par l'autre concupiscence. Mais il est un des hommes qui ont compris que les pentes sont faites pour qu'on les remonte.

Les tribulations du curé de Saint-Tristan est un récit simple, sincère qui s'élève par moments à une belle spiritualité. Certaines dissertations sont plus ou moins convaincantes ; le récit de ses aventures paroissiales est parfois amusant, parfois édifiant, parfois attristant ; mais l'auteur atteint à l'émotion lorsqu'il analyse son cœur et son esprit. Le mérite le plus important de ce récit est peut-être de nous faire voir que la lucidité avec laquelle le curé se juge et juge ses paroissiens, loin d'étouffer sa charité, l'alimente au contraire. Ce qui serait pour l'athée une source de désespoir et pour l'indifférent une occasion d'inaction, est pour l'apôtre un stimulant. Plus la misère est grande, plus l'amour trouve à s'exercer. Le curé sait que le royaume de Dieu n'est pas de ce monde, mais il sait que c'est à travers ce monde qu'on y peut parvenir, et c'est pourquoi il

comprend que le mal lui-même peut servir au bien et que la grâce peut transfigurer jusqu'aux pires misères du pécheur.

S'il n'a pas écrit le roman du prêtre canadien que nous attendons toujours — et il y a place pour plusieurs — le Père Jean Bousquet, O. P., a mis à jour les éléments principaux qui en pourraient constituer la matière. Qui écrira cette grande œuvre où vivra dans toute son intensité cette belle figure de prêtre qui, menacé par l'orgueil, l'avarice, la gourmandise et la chair, rongé par la solitude, troublé par les mystères de la nature et et de la foi ; enlisé dans un milieu où l'ignorance et le vice font des ravages profonds ; appuyé sur Dieu et conforté par les âmes des justes, persiste à enseigner la Parole divine, à confesser les malades, à distribuer le Pain de vie, à monter vers la Lumière et vers la Joie en y attirant à sa suite un troupeau qui forme un grand tapis de laine aux reflets blancs et noirs ?

Guy Sylvestre

Le comique et le rire

En littérature comme au théâtre ou au cinéma, le « genre comique » n'a jamais joui des mêmes prestiges que la « tragédie » ou le « sérieux ». Auteurs et artistes sont volontiers qualifiés d'amusants et de charmants, mais non point de « profonds ».

Une telle manière de voir n'est pas sans excuses. La « comédie », en effet, recourt à des moyens relevant, pour la plupart, d'une fantaisie et d'une imagination, sinon totalement débridées, du moins en rupture de ban avec les situations de la vie familière. Leur irréalité même, condition de la cocasserie des situations ou des propos, les fait d'emblée classer comme un jeu en marge de la vie. De là, à juger le « comique » superficiel, il n'y qu'un pas, vite franchi !

L'autre excuse vient du caractère essentiellement éphémère des réussites les meilleures. Le rire, hélas ! ne dure jamais longtemps ! De toutes nos réactions, il est à la fois la plus désirée et la plus fragile. Un rien dissipe l'euphorie du spectacle le plus gai. Le froid du dehors, un métro manqué, une bousculade suffisent à réveiller l'être soucieux et mécontent que nous sommes. La détente, trop brève, rend ce retour au réel encore plus brutal. Alors naît en nous, ingrats, comme un obscur sentiment sinon de reproche du moins de mésestime à l'endroit de ceux dont l'influence sur nous a été si précaire. Et nous sommes prêts à ne voir dans leur talent et leur art qu'un habile exercice d'illusion et de fantaisie...

D'un jugement aussi sommaire, les œuvres « sérieuses » sont préservées ! Dès qu'elles nous émeuvent et provoquent nos larmes, nous les qualifions aussitôt de profondes et d'humaines. Et cependant la tâche de leurs auteurs a été relativement simple. Il leur a suffi de nous présenter des situations ou des cas où nous avons, à tort ou à raison, reconnu, mais amplifiés et embellis, quelques-uns des éléments de notre propre problème. Ils n'ont point eu à se préoccuper de pittoresque ou d'inédit ! Le pathétique se passe de « surprises » : il fait, peu ou prou, partie de la vie de chacun. Aussi bien sa lecture ou sa vue nous trouve déjà amorcés ;

et, au sortir du spectacle, l'existence que nous retrouvons, loin de contredire nos impressions, ne fait que les confirmer. D'où notre générosité à prodiguer notre indulgence et notre admiration à l'égard des œuvres « sérieuses » dès l'instant où elles ont su nous parler le langage que nous attendions.

* * *

Si explicable qu'elle soit, la différence de traitement a cependant quelque chose d'injuste. Du point de vue de l'art, le fait d'obtenir le rire constitue une réussite autrement difficile que les plus bouleversants succès de larmes.

Pour déclencher celles-ci (et mériter le titre de « profondément humain »), le genre sérieux a relativement peu d'efforts à produire. A la peine et au souci, tout le monde est malheureusement accordé. Ils représentent un clavier dont la connaissance suppose, avec un minimum d'expérience personnelle de la douleur, un certain sens de l'analyse et du discernement. Le mérite des auteurs dramatiques se borne à exprimer ce que chacun pense tout bas. Le secret du tragique n'exige qu'une psychologie rudimentaire, et facile ! Il n'est que de voir le succès quasi général de la moindre production, pourvu qu'elle ait un minimum de « sincérité sentimentale ». Le dernier des cinéastes d'Hollywood a pour lui les mêmes chances qu'un Shakespeare ou un Racine : celles que lui fournit la soif commune aux simples et aux raffinés de s'entendre raconter et de pleurer sur sa propre histoire.

De ces avantages, le « comique » est privé. La plupart des humains sont moins prêts à rire qu'à pleurer. Voilà pourquoi une œuvre gaie affronte toujours un public, désireux de se détendre certes, mais intérieurement « noué », préoccupé, c'est-à-dire inconsciemment plus réticent que réceptif.

Combien nos expressions sont ici révélatrices ! D'une tragédie nous disons qu'elle nous « atteint » ou nous « touche ». D'une comédie qui nous fait rire, nous sentons qu'elle nous « arrache », nous « soulève », nous

« secoue » et nous « déchaîne ». Sans nous en douter, nous avons ainsi formulé la différence fondamentale de ces deux formes de l'art. « Toucher » un public suppose que son attention est là, présente, ouverte et prête. Le « déchaîner » implique au contraire que son attention est enchaînée, prisonnière d'une force étrangère, ennemie de la joie ! « Avoir un tel public », le « gagner » représente une singulière victoire !

A l'encontre de ce qu'on pourrait croire, de cette victoire, les dispositions conscientes du public qui désire et réclame le rire sont loin d'être des alliées !

Qui ouvre un livre amusant ou se rend à un spectacle gai exige une détente correspondant à son désir. Impatient, il entend rire dès le début. Il est à l'affût de la situation comique ou du mot d'esprit. Que ceux-ci se fassent tant soit peu attendre ou qu'ils ne soient point dans le ton de la coloration de son humeur, et le lecteur ou spectateur, désappointé, devient hostile...

Par contre, un début trop brillant, au lieu de calmer notre faim de plaisir, la rend encore plus exigeante ! Ainsi sommes-nous bâtis que lorsqu'on a réussi à nous faire rire, nous voulons rire de plus en plus, et cela jusqu'au bout... Mais le génie n'existe pas qui serait capable de nous combler à ce point ! Voilà pourquoi, d'une représentation comique ou d'un livre drôle, nous ne sortons jamais entièrement satisfaits. Nous n'en retenons que des impressions partielles. Alors que nous suivons et conservons intact le déroulement d'une tragédie ou d'un drame, nous ne gardons de la plus exquise comédie que certains bons mots.

* * *

Le rire n'a pas livré son mystère. Alors que des larmes nous connaissons si bien — trop bien même ! — les causes, de la « chimie » du rire nous ignorons à peu près tout. De quoi rions-nous ? Pourquoi rions-nous ? De tout et de rien ! Le plus clair est que, presque toujours, nous rions pour des raisons qu'après-coup nous jugeons étranges, voire même stupides.

De tous nos actes, le rire est bien le plus spontané et le plus capricieux. Sa loi unique est de n'en pas avoir ! Il se passe de toute logique. Le calculer et le prévoir aboutissent à le tuer à l'avance. Commandé, il devient grimace. Volontairement maintenu, il sonne faux. Il ne supporte aucune contrainte.

Une sorte de malin génie, dont le nom serait « fantaisie », semble le posséder. Aussi appliquons-nous au rire le vocabulaire même de l'improviste et de l'inédit : il « jaillit », « éclate », « surgit », « arrive ». Jamais où et quand on l'attend. Et à propos de n'importe quoi.

A cet imprévu, il ajoute une sorte de susceptibilité — ou de pudeur — extrême. Il n'est lui que spontané, irréfléchi. Toute prise de conscience le gêne et le déflore. Il échappe, comme par essence, aux prix de l'attention et de la critique de l'introspection personnelle : de mon propre rire, j'ignore presque tout ! Inutile de chercher à me surprendre moi-même en train de rire : le sérieux de mon propre regard suffit à l'effaroucher, à le transformer en rictus. Insaisissable sur le moment, le rire l'est encore après coup ! De lui, la mémoire la plus subtile et la plus prompte n'enregistre qu'un souvenir confus, une sorte d'étonnement heureux et comme honteux de lui-même. J'ai ri aux larmes, et voici qu'une heure après, je me demande moi-même comment j'ai bien pu rire ainsi : je n'y comprends plus rien, et ma raison me trouve sot.

En vérité le rire est un phénomène qui nargue l'observation. A s'efforcer de le capter, la philosophie et la psychologie ont toujours perdu le souffle. Tel un parfum rare, il traverse les catégories où on cherche à l'enclore. Tel un lutin malicieux et narquois, il invite les hommes de réflexion à abdiquer devant sa grâce et sa légèreté.

* * *

Comment, en ces conditions, dresser l'anatomie du rire, la carte de ses cheminements, de ses variations et de ses causes ? A quoi exactement attribuer le succès des œuvres comiques ? La provocation du rire n'est liée ni aux formules littéraires ni aux recettes de métier. En fait, les réussites

tiennent surtout du hasard. Encore sont-elles presque toujours limitées. Le comique d'un Molière ne déride point les Anglo-Saxons ; l'humour anglais laisse les Français rêveurs. La même réplique qui enchante mon voisin m'irrite ; l'auteur que je trouve drôle fait bâiller mon compagnon...

De ces variations les lois précises nous échappent. Mais, étendus ou restreints, les succès de rire ont ceci de commun qu'ils représentent une réussite profondément émouvante, sous ses dehors superficiels. Si bref qu'il soit, le moindre rire représente une victoire sur les tristesses et les inquiétudes de la vie. Seul le libère et le fait jaillir celui qui sait atteindre les hommes dans leur spontanéité la plus vive, par delà et malgré leur carapace de fatigue et d'ennui. De ce chef, le comique a, sur le tragique une écrasante supériorité : ce dernier se contente de « toucher » en faisant vibrer les sentiments des esprits et des cœurs, mais celui-là doit (au moins en passant) sonder assez profond pour découvrir et agiter la fraîcheur même de la source... En sorte que nous sommes contraints d'avouer que, du point de vue psychologique, l'art du rire est infiniment plus « sérieux» que celui des pleurs...

* * *

Nous disons « art du rire ». Existe-t-il seulement ? En réalité, le domaine du comique ressemble à rien moins qu'à un genre précis. Les plus grands spécialistes n'y avancent qu'à tâtons et comme à l'aveugle. Les confidences des auteurs et des artistes le prouvent. Nul n'est à l'avance assuré des réactions du public. Alors que pour les œuvres sérieuses, l'expérience et la technique permettent presque toujours de prévoir l'issue, pour un livre ou un spectacle « comiques » les plus habiles demeurent jusqu'au bout indécis : on ne peut dire d'une œuvre qu'elle est réellement gaie que si le public la sanctionne par son rire...

D'où cette angoisse toujours renouvelée de tant d'artistes — surtout les meilleurs ! — leur appréhension au cirque, au music hall ou au théâtre. D'où ce contraste si fréquent entre leurs succès d'« amuseurs » et leur épuisement personnel (voire même leur neurasthénie !). Peut-être ceci explique-t-il cela ? Plus que la possession qui l'endort, l'attention se

nourrit de privation : le vide et l'absence stimulent la pensée qui, faute de mieux, se console de brillantes formules. Ainsi, autour des peines les plus atroces, se cristallisent souvent les traits les plus étincelants et les plus piquants...

Ce ne sont là qu'hypothèses : en réalité, la recette infaillible du rire n'existe pas. Mais nous connaissons fort bien ses plus grands ennemis : le calcul et la recherche trop prétentieuse. Volage et capricieux, le rire ne supporte d'être ni traqué ni domestiqué.

Aussi bien le principal souci des véritables « comiques » est-il de ne jamais insister et de toujours conserver à leurs meilleures trouvailles leur caractère « fortuit ». La moindre ruse pour le capter et l'enserrer fait fuir le rire. Les fantaisies les plus simples comme les plus étourdissantes ne sont « drôles » qu'au prix d'une sorte d'oubli de leur propre valeur. Soulignées ou appuyées, elles versent dans le grotesque et le ridicule. Un tact infiniment subtil peut seul espérer apprivoiser le rire.

Au fond, un grand comique ne considère jamais le rire comme une fin en soi. Il le traite, d'instinct, pour ce qu'il est : une apparition fragile entre deux moments pénibles ou banals. Aussi bien se garde-t-il de traiter le rire comme le principal. Le plus sage est d'en respecter les fantasques caprices.

Le principe est si vrai que toute effraction à sa loi a pour rançon l'échec, c'est-à-dire l'ennui ! Nous le voyons bien avec la plupart des œuvres — surtout cinématographiques — qui se veulent trop explicitement « comiques ». Multipliés et grossis, soulignés et pas assez espacés, les *gags* les plus inédits tournent au grotesque et fatiguent. Rien ne le montre mieux que les films de Laurel et Hardy et la plupart de ceux des Max Brothers. Le demi-échec du dernier film (cependant primé) du comique français Noël-Noël, les « casse-pieds » n'a pas d'autre raison. L'unicité du ton plaisant engendre la monotonie !

L'« amusant » n'est plaisant que dans la mesure où, inséré dans une trame de teinte différente, il garde son caractère d'imprévu. Ainsi, devant

l'inoubliable numéro de Crock, le célèbre clown, l'attention des spectateurs oscille perpétuellement entre l'émerveillement de sa virtuosité et la surprise joyeuse du comique de ses positions. Cette alternance, maintenue par l'artiste avec une habileté prodigieuse, conserve le public à ce degré d'excitation où il ne songe plus à contrôler ses réactions : où il peut donc rire librement, comme un enfant.

Le procédé d'un Molière est le même. Dans ses grandes pièces le comique n'est jamais présenté comme tel. Il naît d'un contexte et s'insère dans un ensemble de nature tellement différente qu'on a pu dire que ses « comédies » sont encore plus « tragiques » que « comiques ». De ce contraste le rire jaillit d'autant plus violemment. Comme dans la vie, hélas ! pareille gaieté reste proche des larmes.

* * *

Comment parler du rire sans mentionner Charlie Chaplin ? De lui nous pouvons affirmer qu'il a provoqué plus de rires que Molière et tous les meilleurs comiques réunis. Peut-être est-il le seul à avoir réussi à faire du rire une chose littéralement « universelle »... Alors que tous les autres auteurs ou acteurs se voient contraints de respecter, dans leurs présentations, les différences de mentalité ou de tournure de l'esprit, « Charlot », avec les mêmes images a trouvé le cœur du public du monde entier. Blancs et noirs, jaunes ou rouges, adultes ou enfants, amis ou ennemis, ont pendant des heures oublié « qui » ils pouvaient être... Si l'« universalité » est le signe du génie, nous devons reconnaître « dans le petit gars » de la *Ruée vers l'or*, une des plus hautes incarnations de l'art.

Le jour viendra sans doute où les esprits les plus sérieux mesureront à sa juste valeur la profondeur de cette œuvre et admireront son prodigieux résultat : d'avoir, pour la première fois dans l'histoire, uni les hommes dans le rire...

Contentons-nous de signaler ici les conditions sous lesquelles se présente le comique dans les films de « Charlot », surtout ses grands films.

Quel fonds de tristesse et de tragique ! Mais jamais il ne domine ; pas plus du reste que les drôleries. Avec une éblouissante maîtrise, Charlie Chaplin se contente de suggérer ; il coupe court. Empoignés par l'image nous passons soudain du rire aux larmes, des larmes au rire. Jamais propagandiste n'a ainsi manié une foule, ne l'a malaxée et remuée aussi profondément.

Hélas ! pour être apprécié des « littérateurs » et des penseurs, Charlot ne dispose pas des moyens sur lesquels on juge communément les « comiques » de la plume ou de la scène ! Un film n'a rien d'un texte qu'on puisse revoir et consulter à loisir. Nous n'en pouvons juger que par nos souvenirs.

Mais n'est-ce point une merveille de penser qu'alors que tant d'autres œuvres ont si tôt disparu des mémoires, tous ceux qui ont vu « Charlot » (même dans ses courts métrages) en gardent tous un impérissable souvenir ? Peut-être sont-ils incapables d'expliquer pourquoi leur rire fut aussi clair, aussi frais et aussi pur !... Ce qui est sûr, c'est qu'ils ont conscience d'avoir, au moins quelques heures, complètement oublié qu'ils étaient devenus des hommes.

Mais le plus poignant est que, de ce rire libérateur, Charlie Chaplin n'a jamais fait une illusion. Avec un merveilleux respect et une extraordinaire audace, il l'a présenté dans son cadre réel : celui de la douleur de chaque jour. Ce faisant, en même temps qu'il le distrait, il apprend à son innombrable public à regarder de la vie les quelques échappées lumineuses capables de l'empêcher de désespérer...

Cela, comme toujours, sera célébré plus tard... Plus tard, c'est-à-dire quand seront apaisées les jalousies et les haines, les querelles de chapelles et d'intérêts. Du génie, Charlie Chaplin connaîtra vraisemblablement la consécration suprême : celle de la justice rendue après coup.

Ch.-D. Boulogne, O. P.

Henri Matisse et la Chapelle de Vence

Parmi les œuvres qui témoignent de l'intérêt que portent désormais à l'art sacré les plus grands artistes français vivants, il en est une qui comporte une particulière signification : c'est la Chapelle dont, après deux années de projets et de préparations, Henri Matisse vient de terminer la maquette, et qui doit être construite dans l'année qui vient, au « Foyer Lacordaire » des Religieuses Dominicaines de Vence (Alpes Maritimes). Nous sommes allés voir Henri Matisse dans l'appartement qu'il occupe à Cimiez, en pleine lumière méditerranéenne, et d'où la vue s'étend admirablement sur Nice et la mer.

Dès l'entrée le visiteur est comme happé par l'œuvre qui vient d'atteindre ici son ultime perfection. Avant même que l'artiste ait donné aucune explication, le sentiment s'impose que ce qui se crée ici ce n'est pas une œuvre parmi d'autres, mais une œuvre unique, où l'artiste a voulu, par un double mouvement d'expansion et de concentration, exprimer la totalité de son expérience esthétique et humaine : deux pièces de l'appartement sont consacrées à figurer la future chapelle ; aux murs les projets de vitraux, une Vierge, un Saint-Dominique, un Chemin de croix, dont l'exécution sur le papier indique clairement le parti qui a initialement inspiré l'artiste et qui fait l'unité de l'ensemble.

C'est d'ailleurs ce parti initial qu'Henri Matisse prend soin de nous expliquer lui-même car il commande tout le détail de l'œuvre : le peintre a voulu réaliser dans toute son efficacité la confrontation de la couleur avec le noir et blanc comme pour faire jaillir de cette confrontation réduite à l'essentiel de son contraste, une sorte de lumière nouvelle qui, par son caractère exceptionnellement musical, sera particulièrement apte à créer, à l'intérieur de la chapelle, un cantique silencieux en accord avec sa fonction religieuse. Matisse se plaît ici à souligner le rôle joué par les matériaux qu'il a choisis (et, en nous parlant avec amour de ces matériaux, il nous rappelle opportunément le souci qu'ont toujours eu les grands artistes de la qualité et de la signification de leur matière) ; le

vitrail servira d'introducteur à la lumière ; des trois couleurs qui le composent, vert, bleu, jaune, deux sont transparents, l'autre est simplement translucide ; à travers le verre coloré, la lumière subit par conséquent une modulation qui l'enrichit en la décomposant, sans que pour autant soient anéantis les tons locaux, au contraire ; quant aux figures — une Vierge à l'Enfant, un Saint Dominique, un Chemin de Croix — et aux motifs décoratifs très simples qui les entourent, ils seront constitués simplement par un épais contour noir sur céramique blanche de façon que soit obtenu un double effet : d'abord la netteté et l'évidence des valeurs plastiques, ensuite la présentation à la lumière introduite par le vitrail d'un champ entièrement libre pour l'expansion de ses reflets modulés. De même, et pour satisfaire à la même intention, le sol de la Chapelle sera en marbre blanc de Carrare, fait de grandes dalles d'un mètre carré ; rien ne viendra sur ce sol gêner la musique des reflets : les dalles seront seulement entourées d'un cerne de marbre gris, Matisse voulant éviter que se forme un mirage, une illusion où se perdrait le regard du spectateur : la lumière ici n'est pas asservie, mais disciplinée et soumise comme partout ailleurs à la nécessité, primordiale pour une œuvre comme celle-ci, de se maintenir à l'échelle humaine.

Ainsi, l'une des deux parois latérales — celle qui se trouve du côté de la vallée, c'est-à-dire du côté de l'éclairage — sera occupée par l'alternance des vitraux et du mur (lui-même simplement blanc, peint à la chaux) avec, dans le bras du transept, les stalles en chêne clair où les religieuses apparaîtront elles aussi en noir et blanc sur le fond coloré des vitraux (Henri Matisse a lui-même relevé la coïncidence entre l'habit dominicain et le caractère simplement noir et blanc de sa décoration murale) ; en face, l'autre paroi latérale — celle qui se trouve du côté de la route et de la montagne — sera tout entière occupée par une Vierge à l'Enfant entourée de motifs décoratifs, le tout exécuté, comme nous avons dit, en noir sur fond de céramique blanche. Pour cette Vierge, Matisse a exécuté de très nombreux projets : celui auquel il s'est maintenant arrêté est admirable de simplicité classique et d'émouvante pureté : nous ne

serions pas étonnés qu'il fût bientôt reconnu comme un des plus authentiques chefs-d'œuvre de l'artiste. Dans le chœur, de l'autre côté du bras du transept, un Saint Dominique, dont le traitement en noir et blanc prend valeur de symbole. Enfin, au fond, du côté de l'entrée, un Chemin de Croix, dont la composition mérite d'être relevée comme un parfait exemple de la façon dont, dans l'œuvre d'un artiste **authentique, valeur** esthétique et signification religieuse, au lieu de se neutraliser, se renforcent au contraire mutuellement : « un Chemin de Croix qui marche » nous dit Matisse, avec cette netteté formulaire qui caractèrise constamment le langage qu'il emploie pour parler de son œuvre : et en effet les différentes stations de ce Chemin de Croix se développent successivement selon un itinéraire ascensionnel dont la forme en spirale symbolise évidemment la Montée au Calvaire. Se symbolisme de la composition sera rendu encore plus pathétique par le caractère pur et dépouillé du traitement en noir et blanc. Ajoutons enfin que, par suite du groupement de toutes les stations sur une seule paroi, le prêtre pourra de l'autel commenter pour les fidèles le Chemin de Croix : c'est Henri Matisse qui nous le fait remarquer, nous prouvant ainsi son souci de respecter les exigences du culte auquel cette chapelle est destinée.

Cependant — c'est le peintre aussi qui, à plusieurs reprises, tient à le souligner — aucune contrainte, aucune condition ne lui ont été imposées de l'extérieur. Son œuvre est sienne, et il la crée en toute liberté. Les religieuses ont dès le début fait confiance à cette liberté de l'artiste et n'ont jamais cessé de la respecter. Mais la réelle beauté de cette Chapelle, le succès de l'expérience qu'elle représente, ne sont-ils pas dus à ce qu'en obéissant à sa nécessité intérieure (car telle est bien la liberté d'un véritable artiste) Matisse a satisfait du même coup à la fonction, à la fois esthétique et religieuse, de son œuvre ; et si, comme il nous l'a répété, il a le sentiment que c'est là une œuvre « totale », le couronnement de sa vie d'artiste, l'accomplissement de sa vocation la plus profonde à travers cinquante années de recherches et d'études, n'est-ce pas qu'ici la communion de l'artiste et de son œuvre atteint sa parfaite plénitude ? Et

que ce soit dans une œuvre d'architecture religieuse cela est sans doute hautement significatif. Cette impression se confirme lorsqu'on considère la succession des projets élaborés par Matisse soit pour les vitraux, soit pour la Vierge. Une étonnante unité d'orientation et de direction y apparaît qui fait que les projets définitifs sont évidemment ceux qui s'imposent aussitôt au regard du spectateur ; non certes que les précédents ne soient souvent en eux-mêmes très beaux, mais on dirait comme deux inspirations qui, à travers un dialogue continu, finissent par se fondre dans l'unisson de leur perfection finale : les projets définitifs possèdent une unité qui les distingue et qui les rend absolument nécessaires. Pour qui voit aujourd'hui dans son ensemble le chemin parcouru par l'artiste celui-ci ne pouvait pas ne pas en arriver là, tant la nécessité de son évolution nous paraît évidente. Il a avancé dans la voie du dépouillement et de la pureté jusqu'à ce que l'élimination de tout artifice et de toute ornementation gratuite permette aux couleurs et aux lignes de devenir le langage, ou plutôt, pour employer une comparaison chère à Matisse, les instruments de musique sur lesquels la lumière pourra composer ses harmonies avec le maximum d'expansion et de liberté.

Le plus émouvant enfin est sans doute d'entendre Henri Matisse, qui a derrière lui la production que l'on sait, dire que cette Chapelle sera l'œuvre de sa vie. Il y a dans ce simple singulier un symbole : c'est comme si toutes les œuvres antérieures convergeaient secrètement vers cet aboutissement et ce sommet. Il nous dit que c'est là le résultat enfin explicité de toutes ses recherches, de tous ses travaux. Et en effet, si l'on songe que l'œuvre de Matisse s'est développée comme parallèlement sur les deux thèmes simultanés de la couleur et de la ligne et n'a cessé de constituer comme un dialogue entre le pan de couleur et la ligne noire, son art n'a-t-il pas maintenant atteint ce terme final de la perfection où le dialogue dramatique se résout en unisson contemplatif ? Comme si enfin les deux grandes voix de la peinture se dépassaient pour s'unir dans une confrontation qui produit l'allégresse. Et c'est ici que s'opère naturellement la rencontre de la préoccupation artistique avec le senti-

ment religieux de cette Chapelle pour laquelle aucun programme ne lui était à l'avance imposé, Matisse a voulu faire, en se servant de son langage de peintre, un lieu de soulagement et d'allégresse pacifique. Il a un mot qui définit clairement le sens de son art : « repartir ! » dit-il ; la lumière a pour fonction de chanter dans le langage pictural la joie et l'espoir. Et ainsi la recherche esthétique s'ouvre non seulement sur la solution de ses propres problèmes mais, comme par surcroît, et sans recours à un autre langage que celui de l'art, sur la solution du plus urgent des problèmes humains. Dans le jardin des Dominicaines, Matisse a été frappé de voir un cyprès percer comme un glaive la calme et placide frondaison d'un palmier : il y voit le symbole même de la vie qui est lutte et effort ; et ce symbolisme inspire la flèche en fer forgé dont Matisse fait le seul ornement d'une architecture extérieure extrêmement simple, comme il convient à une petite Chapelle dont la longueur intérieure n'excédera pas seize mètres. Ce même symbolisme peut s'appliquer à toute l'œuvre de l'artiste : l'effort, la lutte qui ont rempli une longue vie consacrée à l'art se sont exprimés dans une tension continuelle, à la recherche d'une solution neuve et personnelle de l'éternel problème de la peinture : comment parler harmonieusement, et sans sacrifier la plénitude de l'une et de l'autre, le double langage de la ligne et de la couleur ? Sur le marbre blanc du sol, sur la céramique blanche des murs de la Chapelle de Vence, la lumière colorée introduite par les vitraux de Matisse rasssemblera tous les rêves d'un artiste et proposera aux fidèles assemblés une spiritualité faite d'allégresse et de joie.

Henri Lemaître

Le sens des faits

Radio et Culture

Dans un mémoire adressé par l'*Institut d'Etudes Médiévales* à la *Commission royale d'enquête sur l'avancement des Arts, des Lettres et des Sciences au Canada*, on réclamait que, pour un plan de contrôle de la radiodiffusion, « les fins de culture et les fins de récréation de la radio soient suffisamment distinguées pour être, les unes et les autres, servies adéquatement ».

On voudrait, cette fois, signaler une application heureuse du même principe.

Il ne paraît pas, si mon information est exacte, que l'initiative d'un poste émetteur de Montréal ait obtenu la publicité et les éloges qu'elle méritait. Hormis les lecteurs de l'excellente page critique que le quotidien *The Gazette* consacre, chaque samedi, aux programmes radiophoniques, combien de misanthropes de mon espèce — pourquoi l'exaspération n'a-t-elle pas encore créé le néologisme : radiophobe ? — ont découvert le refuge de ces trois heures délectables qui ont fait mon enchantement, chaque soir, ces derniers mois ?

Bien antérieurement à ma découverte d'ailleurs, le poste CFCF, jusqu'au 31 mai dernier, sur la bande privilégiée des fréquences modulées, a servi bien adéquatement et avec un éclectisme raffiné les fins culturelles de la radio. Qu'on veuille croire que je n'intente de procès à personne. Je sais bien que les studios de la métropole ne peuvent ignorer les goûts divers d'un immense public, même si je pense qu'une psychologie plus avertie de la publicité devrait engager les commanditaires à purifier les récréations qu'ils nous procurent. Mon contentement éprouve toutefois le besoin de louer les directeurs du poste CFCF. C'est justice.

Mon ineptie ès sciences physiques et l'oubli impénitent des savantes leçons de mes professeurs de collège m'interdisent de discuter les caprices de ces fréquences modulées qu'un simple bouton de mon appareil peut discipliner magiquement. C'est alors la musique à l'état pur qui est déversée, immunisée contre tous ces parasites du son que la Pandore hertzienne lâche à l'assaut de notre plaisir. Pour notre plaisir, le poste CFCF a exploité ces grâces de la technique. Le concert dévidait le fuseau de ses musiques sans la rupture sacrilège des boniments publicitaires ou des identifications horaires. Tout le répertoire que le morcellement de nos concerts nous laisse ignorer nous fut restitué dans le plus judicieux des choix.

Je pense ici particulièrement à certains disques rarissimes, pourvus par le *Centre français d'Information*, nous révélant des œuvres inconnues ou méconnues, commentées avec ferveur et intelligence par Francis Coleman, ou cette histoire de la musique chorale et instrumentale du bas moyen âge aux premiers classiques retracée et illustrée par Derek Malcolm.

D'autres provinces de la culture furent exploitées : la critique littéraire, la critique artistique, le théâtre et cette critique hebdomadaire des nouveaux disques comparant les interprétations nouvelles aux anciennes, jugeant la perfection technique des enregistrements. Je me plais à signaler la gazette artistique hebdomadaire, les entrevues, les programmes des *Amis de l'Art* : les titulaires de ces tribunes se sont appliqués, avec une sympathie et une largeur de vue auxquelles nous ne sommes pas toujours habitués, à ne rien ignorer des activités culturelles dans les milieux d'expression française de notre métropole et du pays. La culture peut déplacer bien des frontières.

En dédoublant ses programmes, par une utilisation diverse de ses ondes, le poste CFCF me paraît avoir trouvé une solution aux conflits de la récréation et de la culture à la radio. Pensivement, je me demande si ce n'est pas là l'unique solution possible tant que les commanditaires de nos programmes refuseront d'éduquer les instincts d'un auditoire compromis par tous les friands de sentimentalité et de niaiseries. Sans eux, ou contre eux, le poste CFCF a pu rallier une élite dispersée ou perdue.

Souhaitons qu'à l'automne nous puissions encore découvrir chaque soir cette oasis de paix et de charme où l'esprit se retrouve dans la solitude de ses plaisirs et dans l'oubli de la caravane qui, continuant son voyage tapageur et inquiet, refuse la halte et la soif.

Th-André Audet, O. P.

Un martyr inconnu de la confession

Le 20 octobre 1917, mourait subitement l'évêque de Hvar en Dalmatie, un Dominicain, Mgr Jordan Zaninovic.

Né à Stari grad na Hvaru le 13 février 1840, il fut ordonné prêtre après sa profession chez les Dominicains, le 6 octobre 1862. Elu évêque de son diocèse natal le 7 janvier 1903, le 25 juin suivant, il succédait à Mgr Carev.

Un saint évêque, disait-on.

Les journaux ont écrit qu'il était tombé à l'autel dès qu'il eût consommé le Précieux Sang, victime d'une crise cardiaque, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Les morts subites sont si fréquentes, même pour les prêtres ; ils meurent en chaire, à l'autel ou dans le confessionnal. Mgr Zaninovic est mort ainsi. On l'a enseveli comme il convient à un évêque. Il était si bon, pieux et savant, et sur tout cela, on a écrit beaucoup aussi. Il était poète : il écrivait en italien des sonnets, aussi beaux que ceux de Pétrarque.

Aux yeux du monde donc, la mort de Mgr Jordan Zaninovic passait pour ordinaire.

Cependant, cette mort fut un événement tragique parce que enveloppée d'un secret connu de deux hommes seulement : l'évêque qui l'avait emporté dans la tombe, et un homme misérable, qui l'avait caché pendant de longues années. C'est seulement sur son lit de mort qu'il l'avait dévoilé. Dieu a eu pitié de cette malheureuse âme, mais il a voulu aussi en même temps que le monde apprenne à connaître un martyr inconnu du secret de la confession.

De longues années après la mort de l'évêque Zaninovic, dans un hôpital des pauvres à Vienne, capitale de l'Autriche, se mourait un pauvre Croate : son nom était Antoine Korevac. Avant de mourir, il avait demandé un prêtre ; mais auparavant, il avait prié qu'on lui amène un avocat et un notaire, et il avait choisi parmi ses camarades malades de la salle trois témoins. Un de ces témoins s'appelait Stanislas Torosiewicz, un Polonais, qui servait en même temps d'interprète, car le malade ne parlait que très mal l'allemand et dans son parler il mélangeait des paroles dalmates, donc un mélange de mots croates et italiens.

Le médecin avait tout d'abord constaté que le malade était dans toute sa force mentale ; ensuite, Korevac commença par raconter son histoire si lugubre. Attendant avec tant d'impatience de décharger de son âme son fardeau si lourd, il ne cherchait nullement à embellir les circonstances. Immédiatement il dit : « L'évêque Jordan Zaninovic n'est pas mort d'une mort naturelle. Il n'est pas mort d'une crise cardiaque. C'est moi qui l'ai tué ».

Tout l'entourage fut saisi de stupeur.

Et le malade de continuer tout de suite bien lentement et clairement le si triste roman de sa vie.

Il était fils d'un des domestiques des propriétés de la famille Zaninovic à Stari Grad na Hvaru, c'est-à-dire sur l'île où il y a l'évêché de Hvar, en latin diœcesis Pharensis, fondé en 1147 et qui comprend les trois îles dalmates de Brac, Hvar et Vis, en latin Brazza, Lesina et Lissa.

Etant enfant, il travailla et gagna sa vie justement auprès de cette famille des Zaninovic. Un jour, le fils du patron, en colère, le semonça d'une forte manière, sans que le garçon ait eu tort. Korevac fut tellement

furieux qu'il quitta bientôt après ses patrons auprès desquels ses parents étaient en service, et il s'en alla loin dans le monde. Il avait juré dans sa colère qu'il se vengerait un jour.

Il erra longtemps dans le monde, pauvre, travailleur d'occasion. Un jour, il apprit que le fils de son ancien patron était devenu le jeune domicain, le Père Jordan Zaninovic, bientôt prêtre et finalement évêque de son pays natal, à Hvar, le 7 janvier 1903.

Durant toute sa vie, cette idée de vengeance maudite le poursuivait. Et voilà qu'il se décide à exécuter sa décision, et qu'il ne devait plus l'ajourner s'il ne voulait pas que ce fut peut-être ensuite trop tard.

Un beau jour il frappe à la porte de l'évêché de Hvar et demande à être accepté comme domestique. L'évêque l'accepte. Après de si longues années, le bon évêque ne l'avait plus reconnu. Pendant ce temps, il fit toutes sortes de travaux dans la maison épiscopale, jusqu'au jour où il devint le laquais de l'évêque Zaninovic.

Puis, le sacristain de l'évêque étant tombé malade, Monseigneur demanda à Antoine Korevac de lui préparer pour le lendemain tout ce qu'il fallait pour la sainte messe dans sa petite chapelle. Et en ce moment, l'idée satanique vint à ce malheureux de préparer sa vengeance : « voilà maintenant la plus belle occasion ! ».

Comme il était au courant des questions de la religion, il savait aussi ce qu'était le secret de la confession. Et sur la base de ce secret, il avait décidé de réaliser son plan satanique de supprimer l'évêque. Et il réussit.

Dans la burette, il avait mis du vin de messe, en y ajoutant un poison violent ; ensuite, il alla chercher l'évêque pour lui demander d'entendre sa confession. Dans cette confession, le saint évêque apprit qui était son laquais et ce qu'il lui avait préparé pour sa messe du lendemain.

« L'évêque était bouleversé en voyant l'état terrible de mon âme », racontait ce malheureux Antoine Korevac sur son lit de mourant, « et il me recommandait instamment de ne pas faire un péché horrible. J'étais très bouleversé aussi ; ce qui m'a frappé, c'est que l'évêque ne pensait pas à lui autant qu'à mon âme. Un effort suprême encore et l'amour de Dieu m'aurait fait éviter ce crime, mais l'idée de la vengeance était tellement ancrée en moi, qu'après un très court combat dans mon âme j'avais décidé de faire ce que je préparais depuis si longtemps déjà. L'évêque naturellement m'avait refusé la sainte absolution, mais il me promit en même temps de tenir strictement le secret de la confession ».

Le lendemain le saint évêque avait célébré sa sainte messe comme de coutume et après avoir communié, il tomba mort.

A l'hôpital de Vienne, ce malheureux Antoine Korevac qui est mort

quelques heures après avoir dévoilé ce secret qu'il gardait en lui depuis tant d'années, est mort après une bonne confession, après avoir reçu pieusement la sainte communion et l'extrême onction, dans la paix du Seigneur.

Nous pouvons nous représenter les tourments et l'état d'âme du saint évêque Jordan Zaninovic la veille de sa mort, depuis la confession de l'assassin sans repentir et jusqu'au moment de sa messe. Il savait qu'il y avait dans les burettes du poison, qu'il en verserait le lendemain dans le calice d'où il boirait sa mort. Par le secret de la confession, non seulement sa langue a été liée, mais aussi les mains et les yeux et tout son être. Il ne devait montrer en rien du tout qu'il était au courant de quelque chose de ce qu'il avait entendu en confession. Il n'avait pas le droit de faire changer le vin de messe ni de le changer lui-même. Il ne pouvait pas non plus omettre de célébrer sa sainte messe, ni non plus la dire à un autre endroit. Il alla ainsi directement à la mort.

A cette dernière messe, le saint évêque dominicain Jordan Zaninovic était devenu ainsi à côté de son Divin Rédempteur lui-même une véritable victime d'holocauste offerte au Père Céleste.

Puisse le saint évêque du haut du ciel protéger sa patrie croate et exaucer nos humbles prières, pour que lui aussi, un jour, comme saint Jean Népomucène, soit reconnu par la sainte Eglise, martyr du secret de la confession.

relaté par l'abbé Paul Jesih
(dans l'Almanach croate de Chicago, pp. 85 et 86, en 1949)

Traduit par Ferdinand Koednik

Plaidoyer pour la forêt

M. Thomas Maher, ingénieur forestier, a eu l'heureuse idée de présenter au public une brochure de 72 pages intitulée *Nos forêts en décadence*. Des forestiers éminents y ont également apporté leur précieuse collaboration. L'auteur de cette brochure, en plus d'être un ingénieur forestier remarquable, possède un domaine enchanteur au nord du Lac St-Joseph, domaine qu'il exploite avec intelligence et amour. Comme un roi dans son royaume dont les sujets : résineux, bouleaux, érables, etc., se mirent dans des lacs et rivières d'une beauté sauvage, sous l'œil paternel d'un maître qui est avant tout un contemplatif — aurait-il manqué sa vocation ? — tel nous apparaît M. Maher.

Malgré le culte qu'il a voué aux arbres, il ne cesse pas d'être accueillant aux hommes, même ceux d'humeur belliqueuse qui s'aventurent dans

sa paisible solitude. En peu de mots, il conquiert son visiteur et d'un geste amical l'entraîne dans quelques coins mystérieux où le paysage à lui seul vaut le meilleur des sermons sur l'harmonie et la paix, et toujours convertit son homme, change le loup en agneau.

Que M. Maher s'élève contre le massacre de nos forêts, on le comprend facilement ! Dans des pages bien pensées, il nous montre d'abord *L'importance de la forêt pour chaque citoyen.* Tout ce qui nous entoure à tous les instants du jour et de la nuit : maisons, chaises, tables, meubles sont de bois et combien pensent à en rendre hommage à la forêt ? Le chapitre intitulé *La forêt, l'industrie et le rôle de l'ingénieur forestier* décrit les progrès de la science forestière en ces dernières années et montre sa bienfaisante influence sur l'industrie du bois. J'y trouve cette belle définition de l'ingénieur forestier : *Il est le médecin de la forêt, il doit en indiquer les maladies et en prescrire les remèdes.* Un autre chapitre *La forêt* nous fournit l'occasion d'une intéressante excursion à travers les boisés de la Province ou l'on voit que l'exploitation de nos bois est loin d'avoir été toujours faite avec intelligence. *Réalités et mirages*, toujours sous la plume de M. Maher, est un vaste exposé de la dévastation de nos forêts par l'industrie, les feux, les épidémies d'insectes, etc...

Nous félicitons M. Maher d'avoir écrit ce livre et surtout d'avoir lancé un cri d'alarme pour une meilleure protection de nos forêts. C'est par de semblables écrits que le citoyen du Québec comprendra qu'ici comme ailleurs il faut éviter le gaspillage et prévoir : « Un arbre planté pour chaque arbre coupé ».

Antonin Lamarche, O. P.

Bilan de la peinture religieuse moderne en France

Au cours de la saison parisienne qui s'achève la peinture religieuse moderne s'est trouvée au premier plan de l'actualité artistique en France et plusieurs galeries ont accueilli les œuvres de peintres dont la personnalité cherche à s'exprimer à travers des sujets religieux. Ces expositions simultanées ou successives ont permis de discerner les principaux courants qui se font jour actuellement dans la peinture religieuse et de voir avec une certaine précision les problèmes qui se posent.

Au premier plan de ces problèmes se trouve celui de l'application à la peinture religieuse des principes et des techniques de l'art abstrait ; ce problème qui d'ailleurs n'est pas propre à la peinture religieuse mais qui prend dans ce domaine une particulière acuité, s'y trouve d'autre part posé en termes particulièrement intéressants du fait même du talent et de la personnalité de l'artiste qui incarne actuellement en France cette

tendance. Les œuvres de Manessier qui ont été exposées cette année prétendent utiliser le seul jeu des valeurs, des couleurs, des rythmes et des lignes pour exprimer et transmettre au spectateur des émotions authentiquement religieuses. Le choix même des titres que Manessier donne à ses œuvres abstraites est significatif : il n'hésite pas en effet, à les intituler, *Office des Ténèbres*, *Nuit de l'Epiphanie*, *Passion*, etc. On le voit, l'artiste semble choisir à dessein les sujets religieux les plus chargés de symbolisme, de drame, d'émotion en un mot, et les traite délibérément selon une esthétique qui refuse les « figurations » traditionnelles du drame et de l'émotion. Bien des réserves peuvent être faites au sujet des résultats obtenus et par exemple il est sûr que cet art reste par bien des côtés hermétique dans la mesure même où il réclame du spectateur une culture particulière, une sorte de spécialisation du regard qui exclut du bénéfice de cet art incontestablement sincère et puissant un nombre considérable de « profanes ». Cependant on doit remarquer qu'à l'expérience certaines de ces œuvres, particulièrement la *Nuit de l'Epiphanie*, ont connu un succès remarquable même auprès de ces « profanes » et que la raison en est dans la précision avec laquelle l'artiste a su exploiter, un peu de la même manière qu'un musicien exploite les sons, les capacités suggestives de la couleur et des rythmes qui résultent de son agencement. Dans la *Nuit de l'Epiphanie*, par exemple, une conception, extrêmement rigoureuse et fortement unifiée par la volonté même de l'artiste, des rapports de couleurs, suggère même au regard le plus inexpérimenté une atmosphère étrange où l'exotisme se mêle au surnaturel pour symboliser l'événement religieux transposé par la peinture abstraite en un système de valeurs et de lignes. Dans cet exemple comme dans quelques autres il apparaît que la peinture abstraite est parfaitement susceptible d'exprimer la méditation religieuse sur un thème donné, parfaitement capable de servir de langage à une attitude essentiellement contemplative devant les thèmes religieux. On aimerait sans doute voir l'art de Manessier soumis à l'épreuve de la grande décoration murale car il semble bien que ce soit dans ce domaine que la peinture religieuse abstraite puisse obtenir d'étonnants résultats : le parti initial d'un artiste comme Manessier est visiblement d'utiliser le langage pictural comme une vaste musique symbolique excluant non seulement la narration mais même l'émotion directe et recourant au contraire à la méditation que peut faire naître la contemplation de couleurs et de rythmes « en un certain ordre assemblés », comme disait déjà, il y a cinquante ans, Maurice Denis.

Mais le succès même de Manessier, succès incontesté malgré toutes les discussions et polémiques dont son œuvre est l'occasion, ne saurait

faire croire que la peinture religieuse d'aujourd'hui se réduit en France à cette tentative dont on trouvera un autre bel exemple dans les vitraux exécutés par Manessier pour l'église de Bréseux dans le département du Doubs.

L'intérêt au contraire des expositions de cette année est qu'elles ont prouvé la multiplicité des voies où s'engageaient les artistes sincèrement inspirés par un profond sentiment religieux. Ce fut, par exemple, une révélation que l'exposition à la Galerie Charpentier à Paris des œuvres du peintre Bauchant dont l'art pourrait être appelé vraiment, si l'on n'abusait quelque peu aujourd'hui de ce terme, « primitif » à condition de donner à ce mot un sens psychologique : l'inspiration de Bauchant se fonde sur une redécouverte de l'esprit d'enfance et sa peinture se plaît à restituer l'innocence paradisiaque ; c'est sans doute la raison pour laquelle elle fait un abondant usage du paysage. Certaines de ses interprétations bibliques sont à cet égard de remarquables réussites.

Mais plus intéressante encore à la fois par sa densité et par son originalité est l'œuvre d'un peintre lyonnais, Jean Couty, qui continue à sa manière les hautes traditions de l'Ecole Lyonnaise du XIXe siècle, qui compte, il ne faut pas l'oublier, parmi ses maîtres, un aussi grand artiste que Puvis de Chavannes. Les tableaux de Jean Couty démontrent que le réalisme est loin d'être mort ; il s'agit, il est vrai, d'un réalisme complètement renouvelé par la spiritualité qui l'inspire et la technique qui l'exprime. Il n'est pas sûr d'ailleurs que la facilité apparente avec laquelle cette peinture se lit — facilité qui contraste avec l'hermétisme de Manessier — ne recouvre pas un secret plus profond qui fait précisément la vie de ces œuvres extrêmement originales. C'est un des plus précieux héritages de la peinture française qui se conserve et se transmet dans l'œuvre de Jean Couty, celui de ces peintres du XVIIe siècle qu'on a appelés « peintres de la réalité », les Le Nain ou Georges de La Tour. Comme eux, Jean Couty se sert de la composition, des oppositions ou harmonies de couleur, de l'épaisseur et de la densité de la pâte pour remplir la donnée réaliste qui lui sert de point de départ d'une poésie qui correspond aux formes les plus directes et les plus humaines du sentiment religieux. Si l'on entreprenait de rapprocher les œuvres des trois peintres dont nous venons de parler, n'obtiendrait-on pas une image remarquable des possibilités qu'offrent à l'art moderne dans la diversité de ses tendances les sujets religieux ?

Finalement les expositions de cette année ont prouvé non seulement la diversité des courants entre lesquels se partage la peinture religieuse

française et par conséquent la richesse de ses possibilités actuelles, mais encore et peut-être surtout les affinités spirituelles qui dominent les divergences techniques. Si différents que soient le réalisme d'un Couty, le primitivisme d'un Bauchant et l'abstraction d'un Manessier, ces artistes ont en commun une préoccupation qui est sans doute la marque de notre temps : ils se distinguent de la production courante par l'*humanité* de leur inspiration et de leur expression : qu'il s'agisse de rythmes ou de figures, de paysages ou de couleurs, c'est, dans les langages les plus différents, le même souci de répondre par la richesse expressive de l'œuvre à la présence mystique qui se renferme dans toute réalité à partir du moment où elle est ressentie comme telle. Ce sont là les préparations — peut-être lointaines mais pleinement valables d'un art religieux conçu comme l'offrande esthétique des drames spirituels de l'humanité d'aujourd'hui.

Henri Lemaître

L'écrivain

Ecrire, ce grand laboratoire ouvert à toute l'expérience humaine ; étape altière où une part de l'esprit se grave à l'attention de la feuille blanche. Celui qui recense les mots s'appele l'écrivain.

L'écrivain est l'éternel insatisfait qui n'a pas encore trouvé de livre égal à son appétit ; c'est celui qui ayant peu lu incite sa pensée à se recruter et à mûrir sur le papier, ou qui ayant beaucoup lu, laisse là tous ses bouquins pour se décider d'écrire ce qu'il pourra lire enfin d'entier à lui-même. Cet écrivain éprouve d'abord l'impérieux besoin de se lire avec la hantise de se confiner à son œuvre finie. D'où le désir commun à Montaigne, à Pascal, à Valéry de s'isoler et préférant s'abstenir de toute autre lecture plutôt que de chercher sans trouver des auteurs et des livres qui ne les concerneraient pas ou qui ne les concerneraient plus.

* * *

Comment Mallarmé parvint-il à concevoir le *Coup de dés*? Sans doute en constatant l'insuffisance de notre langage conventionnel. Je me le représente ramenant sa couverture de laine familière sur ses épaules et se dire avec sa figure froide et mince : « Je suis sourd du langage employé vainement. Essayons, tentons l'impossible. Faisons une langue non plus à notre image puisqu'elle trahit, mais à l'image de l'absolu ». Il inventa donc un nouveau système linguistique, une nouvelle forme, une nouvelle mesure du langage ». A partir de Mallarmé, la forme littéraire devint un procédé

scientifique, une manière révolutionnaire d'exprimer l'illumination de l'esprit. Il atteignait ainsi tous les langages respectifs de chaque peuple. Il leur apparut comme un glaive dont l'univers a senti le tranchant, comme un signe de contradiction, lui aussi. Et pour chaque époque Mallarmé n'a cessé de faire figure de contemporain tant il réincarne sa révolution présente. Encore aujourd'hui on l'accepte ou le rejette avec le même empressement comme s'il venait de paraître. D'ailleurs lui-même commande le refus ou l'admiration : il ne veut pas d'hésitation là-dessus.

Tout n'a donc pas été dit. La forme renouvelable reste à dire. De plus, tout ouvrage est aux yeux de son auteur une forme de journal selon qu'il s'interprète et se recherche.

* * *

Wiseman travaillait debout. Wiseman écrivait debout. Wiseman pensait debout. Il n'y a pas d'attitude plus vraie que puisse offrir un écrivain qui sue, peine et meurt à la tâche.

D'autre part, je me souviens d'avoir vu dans une revue française un instantané de Valéry, le représentant à sa table de conférencier. Là, sa pensée l'occupait véritablement sur sa chaise ; son regard disait qu'il n'allait pas dormir. Son regard parlait. Si ce Valéry présidait pour le photographe, pour l'assistance il occupait. La vigueur de s'asseoir lui conférait un élan de partir, de voyager, de nous faire voyager comme au temps de la chasse-galerie. Assis sans l'être, Valéry me rappelait l'un de ces possédés légendaires qui sont malheureusement disparus de notre anthologie. Comme eux, Valéry était visiblement conquis du désir de voyager (ce qui est le propre du penseur) tant sa position semblait puissance d'évocation. Flaubert et Proust en sont d'autres beaux exemples à citer. Cloîtrés dans leur cellule, ont-ils assez voyagés ! Et peut-être davantage que Beyle dans ses expéditions, quoique Proust et Flaubert n'étaient pas pour autant

Toujours prêt à partir et demeurant toujours.

A l'homme utilitaire comme le financier, la position de l'écrivain échappe parfois ; il ne voit pas son travail, il ne s'y rend encore moins généralement. Pourtant, combinant les secrets, créant les situations, jalonnant les événements, ouvrant les voies sur l'avenir, maître de sa politique intérieure, l'écrivain d'aujourd'hui n'a qu'une chance d'être entendu et c'est à titre de *chef d'Etat*. L'idée de le voir à la tête de son gouvernement m'enthousiasme. Je demeure au chevet de cette idée.

Jacques-Thomas Racette

« La guerre aux papiers » de C.-F. Ramuz

M. le professeur Luc Lacourcière écrivait ce qui suit, il y a quelques années, dans la *Revue Dominicaine* : « L'homme (tous les personnages de Ramuz) est écrasé sous le dramatique qui n'est pas nécessairement une catastrophe rapide, mais plutôt une catastrophe de durée, une panique lente, une menace éloignée qui pèse sur l'humanité depuis toujours, qui parfois se précise et parfois ne se précise pas ». Ce jugement est, je crois, le résultat d'une généralisation hâtive. Sans doute, une bonne partie de l'œuvre ramuzienne a pour arrière-plan mystique le surnaturel, la montagne méchante et le tragique du « grand Jardin perdu de l'unité », mais il conviendrait de tenir compte de maints romans de réconciliation sereine et d'élévation lyrique, par exemple *Passage du poète*, qui aboutit à « une fraternité joyeuse de la création entière sous le regard de l'Amour ». Et puis, s'il est vrai que « le poète authentique prend à sa charge la condition entière de l'humanité », qu'il « assume toute la misère et toute la noblesse de la créature », a-t-il le droit de choisir la noblesse de préférence à la misère ? Non, et c'est pourquoi, même en dehors du *Chant de tous ensemble*, il nous donne *Aline*, idylle paysanne qui finit mal, *Jean-Daniel*, idylle paysanne qui finit bien, et *Adam et Eve*, roman de la séparation des sexes. Humaniste et individualiste, n'ayant jamais versé dans « l'animalisme intégral », Ramuz aurait pu affirmer avec le Père Sertillanges que « tout est chrétien de ce que Dieu a fait et que n'a pas vicié l'Adversaire ». Le message de Ramuz n'est pas désespéré : son ami, l'écrivain Zermatten, l'a bien compris.

Quelle est la part du drame dans *La guerre aux papiers*, qui est le second et sans doute le meilleur de ses deux romans historiques ? Elle est mince. *La guerre aux papiers*, tout comme *La guerre dans le Haut-Pays*, illustre un épisode de l'histoire vaudoise. Mais le sous-titre du premier est simplement « roman ». Car Ramuz n'était pas historien et ses vues historiques étaient celles d'un *laudator temporis acti*. Ramuz a donc prudemment supprimé l'adjectif « historique ». De plus, il s'est gardé la seconde fois de céder à la tentation du pittoresque et il n'a pas été gêné par les exigences de la vraisemblance historique.

Son roman nous offre un admirable tableau des « choses de toujours » de l'ouest du canton de Vaud rural. Nous sommes en mars 1802, quatre ans après la révolution qui a libéré les Vaudois du joug bernois. On annonce que les troupes françaises vont quitter le pays et les esprits fermentent, en même temps que monte la sève dans les troncs. Car le nouveau gouvernement a établi pour la première fois des impôts et, de

plus, si la révolution a supprimé théoriquement les dîmes, les titres de ces dernières n'en subsistent pas moins et il y a de nouveaux seigneurs qui (craignent les paysans) pourraient bien essayer de les faire valoir.

Alors on se soulève : ce n'est pas une jacquerie, mais « une drôle de guerre », sans tués et sans autre blessé que l'ancien soldat Borchat, qui reçoit une balle dans le pied, ce qui fait de lui la coqueluche des dames, mais non de Franchette Centlivres, maîtresse femme qu'il courtise et qui trouve illico un travail tranquille pour son soupirant blessé. La sœur du notaire, femme instruite et « un peu follache » à la suite d'un chagrin d'amour, se lance dans l'action et l'entraide. Ainsi, aucune amoureuse ne devient folle et personne ne meurt violemment, comme cela arrive dans *La guerre dans le Haut-Pays*. Des contingents se forment, armés à la diable, sans plan d'ensemble ni organisation. On se rend dans les maisons de plaisance des nouveaux seigneurs, on fait les sommations d'usage, quelquefois on enfonce des portes pour trouver les « papiers » et les brûler en cérémonie. Le mot d'ordre est « paix aux hommes, mort aux papiers ». Il arrive que, la courtoise narquoiserie vaudoise ne perdant pas ses droits, tel seigneur ouvre ses portes aux insurgés, leur dit de fouiller partout et offre un casse-croûte à ceux qui s'en retournent bredouilles. Une guerre à la bonne franquette, ou l'on négocie plutôt que de se battre, même quand on a trouvé un capitaine de métier pour vous diriger. Une belle nuit, on sonne le tocsin : c'est pour une marche sur les archives de Lausanne, le chef-lieu. Par malheur, le contingent de la Côte n'arrive pas, une grosse pluie se met de la partie et les troupes se dispersent, d'autant plus que le gouvernement dispose de quelques patrouilles à cheval. « Ce fut une grande expédition », où l'on but force décis de vin, tout en restant sobre en paroles. Puis les choses se gâtent : on obtient des canons de l'arsenal de Morges, mais le gouvernement reçoit du renfort et puis il se produit des gelées au beau milieu du printemps. Alors les insurgés se débandent et lâchent leur chef : « C'est qu'on est avant tout paysan, par chez nous ». Personne n'est puni, mais quatre des chefs du mouvement passent de nuit en France, pour y attendre qu'on leur accorde une amnistie.

Ces insurgés, lents à entreprendre, prudents, inchoatifs, inquiets, se replient sur leur bout de terre, « enfermés à nouveau dans leurs petites vies ». Alors, « ils se sont faits tout petits. Ils se sont tu ; ils se sont mis à se taire le plus possible ». Ils laissent passer l'orage. Mais toute cette page de Ramuz sur le caractère vaudois en face de l'action et dans l'action serait à citer.

Cette bourrasque sans grands dégâts ne rivalise pas avec les drames des épiques romans que le Ramuz visionnaire et mystique a consacré au Valais. Il n'y a même pas ici l'équivalent dramatique de *Les signes parmi nous*, mais Ramuz aurait pu écrire, comme il l'a fait dans le roman portant ce dernier titre : « Et tout déjà qui rêva, déjà tout qui est reparti (cette grande lenteur d'ici) ; quelques malheureux seulement, mais c'est les malheureux d'avant, et pour eux point de changement ». Quatre phrases hachées, en parler vaudois et au rythme impair, suggèrent le terre-à-terre de la conclusion, qui est le consentement de Fanchette au mariage : « Il lui avait dit : — Alors, cette fois ? Elle lui avait dit : — Alors, si tu veux... ». Cette conclusion fait un digne pendant à la pensée de Borchat tout au début du roman : « Elle n'a plus de dents, mais moi non plus ». Ces moutons enragés, leur rage tombée, sont rentrés, tout « capots », au bercail de l'acceptation. Disons mieux que ces bradypes égarés hors de la jungle natale, ont réintégré l'habitat qui leur permet de vivre et de survivre, à ces faux « paresseux » : « On n'a rien pu sur les choses, mais elles n'ont rien pu sur nous », se disent-ils, en se servant du « on » caractéristique des Vaudois. Mais les bradypes à forme humaine qui veulent seulement cultiver leurs champs et leurs jardins en paix, honnêtement, sont en réalité des sages : Ramuz nous le suggère aussi. Et puis il nous prouve, ici comme ailleurs, qu'on peut faire de la poésie (au sens large du mot) avec les plus humbles choses et êtres, authentiques et analysés.

R. Forney

L'esprit des livres

Richard Arès, S. J. — « L'Eglise catholique et l'organisation de la société internationale contemporaine » *(Studia Collegii Maximi Immaculatæ Conceptionis* — VII), Montréal, 1949, 269 pages.

Si on compare la « chrétienté médiévale », cette union supranationale des royaumes chrétiens sous un même idéal, avec les tentatives d'organisations internationales des temps modernes, on ne peut qu'éprouver une certaine nostalgie. Evidemment, il ne s'agit point de ressusciter la « chrétienté » au sens médiéval. Les faits sont tels qu'une pareille restauration serait impossible. La chrétienté d'aujourd'hui est déchirée, religieusement et politiquement. L'Etat souverain, séparé de l'Eglise, parfois prêt à absorber les libertés individuelles, est un fait que l'on pourrait difficilement effacer de l'histoire. Les principes fondamentaux de cet « Etat », poussés souvent à l'extrême dans ces derniers temps, ont conduit aux complications internes et aux conflits internationaux que l'on connaît. Une « Société des Nations », puis l'« Organisation des Nations Unies » sont apparues sur la scène du monde pour régler les différends et dans le but de prévenir les futures complications. L'Eglise, que fait-elle devant cela ? Peut-elle avoir une influence sur de telles organisations ? A-t-elle *en fait* tenté d'exercer son influence ? A-t-elle réussi ?

L'auteur du présent volume nous donne, documents à l'appui, une vue générale des efforts des Papes dans le domaine de l'organisation des nations depuis le commencement du siècle. Il montre ensuite, comment Pie XII a, dès le premier jour de son règne, fait valoir les principes essentiels à la préservation de la paix et à la garantie des libertés humaines. Ici encore on s'instruit d'une vaste documentation, qui couvre toute la période de 1939-1949. Le P. Arès peut conclure que l'Eglise de nos jours est plus que jamais présente au monde sur le plan international, malgré l'hésitation des gouvernements d'accepter sa médiation.

Dans une seconde partie l'auteur procède à une analyse des raisons qui justifient l'interférence de l'Eglise dans l'ordre temporel international. Aucun ordre temporel n'est en effet exempt de la vérité, de la morale et de la charité. Et voilà pourquoi l'Eglise a le droit et le devoir de veiller sur une organisation internationale qui ne veut pas être une faillite. L'auteur dans ce chapitre, comme dans les deux chapitres suivants, continue à puiser largement dans les documents pontificaux. Avec maîtrise il nous décrit le mode et la portée de la présence de l'Eglise auprès des nations.

Une dernière partie nous trace le programme que l'Eglise veut réaliser. Vu qu'elle attache une si grande importance à l'organisation des nations, elle ne pourra que s'y intéresser activement, au bénéfice non seulement des peuples comme tels, mais aussi des individus. Sans vouloir fixer de règles sur le domaine purement pratique, l'Eglise assistera à toute tenta-

tive sérieuse de construire un nouvel ordre, dans lequel les droits des peuples et les libertés individuelles puissent être garantis.

Inutile de dire que nous recommandons le présent volume à tous ceux qui ont désir de se mettre au courant de l'action concrète de l'Eglise dans la reconstruction du monde et d'en étudier les bases doctrinales.

Mathias Marschall, O. S. B.

Joseph A. Lutz — « Le cardinal John-Henry Newman ». *Une vie et une époque*. Les Editions Salvator, Mulhouse, 1950. 20 cm. 366 pages.

Avec une psychologie pénétrante et une grande connaissance des sources, M. Lutz dessine un portrait vivant et attachant de la grande personnalité de Newman, en mettant à la portée du clergé français et du grand public l'histoire de celui qui fut le grand avocat de l'Eglise catholique en même temps qu'un homme d'une vie chrétienne consciencieuse et exemplaire.

Newman reste toujours d'actualité, ses ouvrages continuent à être traduits en français et trouvent le meilleur accueil auprès de tous ceux qui s'intéressent aux grandes idées philosophiques et religieuses.

Dans un style clair et imagé, l'auteur nous met sous les yeux toute la vie de Newman, avant sa conversion ; puis il étudie à fond les circonstances psychologiques et les influences religieuses qui amenèrent ce grand théologien à la véritable Eglise où il exerça durant quarante-quatre années une action dont l'efficacité et la valeur sont encore sensibles aujourd'hui.

Une belle et grande figure qui mérite d'être toujours mieux connue. C'est le résultat qu'obtiendra l'intéressante et instructive biographie que lui a consacré avec amour et compétence M. Lutz.

« Sciences Ecclésiastiques », III (1950). Les Editions de l'Immaculée-Conception, 1855 est, rue Rachel, Montréal, 256 pages.

Pour la troisième fois depuis 1948, le *Collegium Maximum* de la Compagnie de Jésus à Montréal présente les *Sciences Ecclésiastiques*. Ceux qui connaissent déjà les volumes précédents n'auront pas besoin d'une recommandation nouvelle. Nous voulons ici simplement signaler les articles et les essais du présent fascicule. Le problème de la « Lumière de Gloire » est examiné avec compétence par le R. P. Jules Paquin, S. J. Vient ensuite un article d'un intérêt pratique sur la vertu de l'abnégation. L'auteur, Jean-Paul Dellaire, S. J., examine le concept de l'abnégation, surtout chez saint Thomas d'Aquin. Il le met en relation avec la question de l'amour de Dieu et de notre béatitude ; il arrive à cette conclusion : si nécessaire que soit le renoncement complet, il ne doit pas aboutir à la négation de ce qu'il y a de bon en nous, tant au point de vue naturel, que surnaturel. Le seul but du renoncement c'est de mettre fin à cette tendance en nous d'usurper ce qui ne nous est point dû. L'abnégation pourrait s'appeler d'un nom plus positif : la soumission complète à la volonté de

Dieu. Il convient de mentionner dans ce contexte un autre article sur l'« Indifférence ». Le Père Roger Cantin, S. J., qui en est l'auteur résume sous cet aspect toute la question de la perfection. Son étude ouvre de nouvelles perspectives sur cette notion si fondamentale dans les *Exercices Spirituels* de saint Ignace. Il y a encore un article du P. Jean Langlois sur le « Bien délectable et Bien honnête » et l'étude *Verum Sacrificium* par le P. Bourassa. C'est une analyse soignée du concept de sacrifice pour en arriver au sacrifice du Christ. Le suite de cet article paraîtra dans le prochain numéro.

En plus de ces études, *Sciences Ecclésiastiques* nous apportent des notes précieuses sur des publications récentes et quelques comptes rendus d'ouvrages d'actualité.

Sciences Ecclésiastiques est une publication qui ne peut compter que sur un public restreint. Mais elles sont loin de se diriger exclusivement aux théologiens professionnels. Elles cherchent un public sérieux, capable de réflexion et soucieux de perfection doctrinale et religieuse. Une telle publication ne peut que mériter des encouragements.

Mathias Marschall, O. S. B.

Joseph Staudinger, S. J. — « L'homme moderne devant le problème de l'au-delà ». Les Editions Salvator, Mulhouse, 1950. 20 cm. 480 p.

Le problème des fins dernières et de la vie future ne peut laisser indifférent aucun homme raisonnable. C'est pour répondre aux questions soulevées par cet angoissant problème que l'auteur a composé cet important ouvrage consacré à l'étude détaillée et à la démonstration de l'existence d'une autre vie éternellement heureuse ou malheureuse.

Cette étude austère ne manque pas de mettre en évidence la répercussion des grandes vérités sur notre existence présente. L'ouvrage n'est donc pas un traité de dogmatique pure, mais en même temps un ouvrage de philosophie morale et d'édification.

L'Ecriture Sainte, les définitions de l'Eglise, la tradition des Pères, l'enseignement commun des théologiens sont tour à tour appelés à démontrer et à soutenir les thèses exposées par l'auteur. L'ouvrage se termine sur quatre chapitres consacrés au problème si difficile de la prédestination.

Le clergé du ministère pourra utiliser l'ouvrage pour les conférences ecclésiastiques, pour ses méditations ou lectures spirituelles et surtout pour la prédication, car il fournit tous les éléments et le plan d'une série de sermons sur la vie future.

Malgré le caractère philosophique et théologique des questions traitées et discutées, l'ouvrage reste cependant accessible au grand public, car il ne comporte pas de paragraphes de pure érudition ; tous les textes scripturaires, patristiques, canoniques et théologiques sont donnés en français. De plus l'auteur expose ses idées avec une clarté soulignée par les nombreux chapitres et divisions qui permettent de suivre commodément la suite des idées et de la discussion.

Lucien Brault — « Hull, 1800-1950 ». Les Editions de l'Université d'Ottawa, 1950. 23 cm. 262 pages.

Hull a trouvé son historien et par lui son histoire. Pour avoir interrogé de nombreux documents : sources originales manuscrites, sources originales imprimées, sources auxiliaires, M. Lucien Brault a réussi à faire revivre sous nos yeux, en des pages fortes, les 150 ans de la cité de Hull. Nous avons là une histoire sérieuse, bien faite, bien écrite qui coule des sources les plus authentiques et nous ménage des surprises à chaque époque.

Au début de février 1800, Philémon Wright, natif de Woburn, Mass., après avoir consulté Québec au sujet des conditions à remplir pour l'obtention d'une concession de terre, se dirigeait, en passant par Montréal, vers l'embouchure de la Gatineau, accompagné de 37 hommes, 21 enfants, 5 femmes, 14 chevaux, et des vivres, etc... Au début, Hull ne fut qu'une ferme dénommée « Ferme des Chutes Columbia ». Le 8 mai 1808, le feu consuma en quelques heures le fruit de 7 années de labeur et les habitants prenaient conscience que ce n'était plus une ferme qui brûlait mais un village. Deux autres conflagrations devaient suivre dont le Grand Feu de 1900.

Comme on peut le voir par la table des matières, M. Lucien Brault nous donne une vue complète de la vie de la Cité. 1) Origine ; 2) Administration ; 3) La justice ; 4) Les services municipaux ; 5) Les voies de communication ; 6) Les industries ; 7) Les loisirs ; 8) Les écoles ; 9) La religion. Une abondante bibliographie et un Index alphabétique complètent la table. Tous ceux qui s'intéressent à la petite histoire, tout particulièrement les gens de Hull et leurs amis, feront bien de lire ce livre. Ils y verront, une fois de plus, qu'ils récoltent dans l'allégresse ce qu'ont semé dans la peine, nos maîtres, les pionniers de notre histoire.

A. L.

Jean Bloch-Michel — « Le Témoin ». Gallimard et le Cercle du Livre de France, Canada, Montréal, 1950. 169 pages.

Réalisme superflu, description inondée de luxure.

Au début, en l'avant-propos, l'auteur croit sentir *le besoin d'écrire ce récit*, et à la fin de ces premières pages : *Je ne cherche pas d'excuses, et je n'essaierai pas de vous en suggérer.*

Mieux aurait valu que ce monsieur Jean Bloch-Michel demeurât seul « témoin » de ce drame charnel plutôt que de nous rendre complices, témoins littéraires. L'aventure de *Jean* avec son frère *Michel* qui est victime d'une noyade et deux jeunes filles les accompagnant au cours de cette vacance tragique, est assez banale. *Henriette* nous laisse percevoir une grande âme à la fois dévouée et courageuse ; *Claude*, exaltée par un amour que l'auteur *relate si mystérieusement !*

Moralement, cet ouvrage est un *animalisme intégral* pareil à *La fille laide* de Thériault. *Le Témoin* n'est embelli d'aucune marque poétique

comme *La fille laide :* marque qui sauve bien souvent certains « coins obscurs ». Cependant, l'auteur possède une langue pure et dépouillée.

Dès le seuil, nous subodorons le réalisme avec lequel nous est présentée Claude, la consolatrice trop à la hauteur de sa tâche au cours de cette scène de l'onde. Partout dans cette lecture se reflètent comme dans un miroir les mœurs de la France oubliant déjà la guerre mondiale !

Jean Bloch-Michel aurait pu rendre une couleur moins charnelle aux pages cinquante-neuf, soixante et soixante-dix. Ces pages se distinguent des autres par leur contenu d'un réalisme superflu et encombrant.

Il faut ajouter également que ce monsieur Bloch-Michel, le « témoin », se contrarie par ces quelques lignes : *Aujourd'hui encore, je ne trouve pas là de quoi rougir, et je n'y vois aucune faute dont j'aie à m'accuser* (!) (p. 60). Cependant que : *cette exaltation qui me pénètre est celle qui doit récompenser le pénitent au confessionnal : je me délivre de moi même* (p. 62).

L'ouvrage se termine par : *Le dernier témoin, le plus impitoyable, qu'il me faut supporter aujourd'hui, c'est moi* (p. 169). Nous pourrions ajouter à cette ligne, une note finale : *c'est moi* et mon péché, mon vice. Nous ne commettrions certes pas un acte d'exagération.

Il est vrai que ce récit a été vécu mais il serait déplorable que *Le Cercle du Livre de France* ne puisse mieux choisir. Sans vouloir soulever une polémique contre ce cercle littéraire qui ne peut pas être parfait — ce qui est pardonnable — nous lui reprochons de présenter aux lecteurs canadiens des produits de qualité douteuse. Et c'est le moins que l'on puisse dire !

Guy-N. Trottier

QUATRIÈME ÉDITION

110 000

EXEMPLAIRES

L'AMOUR À L'ÂGE ATOMIQUE

par le R. Père M.-M. DESMARAIS, O. P.

PRIX : **$0.25**

■ ○ ■

En vente à

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, Av. N.-D. de Grâce — Tél. WA. 6765 — Montréal-28

COMMENT PRÉPARER SON MARIAGE?

PAR ARTHUR-M. GRANGER, O. P.

— • • • —

PRIX : $1.25

MARIE-CLAIRE TREMBLAY

PAR PIERRE TREMBLAY, O. P.

— • • • —

PRIX : $2.25

MES CONFESSIONS

PAR AUGUSTIN-M. SÉGUIN, O. P.

— • • • —

PRIX : $1.25

En vente à **LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

5375, Av. N.-D. de Grâce — Tél. WA. 6765 — Montréal-28

COMMENT J'ÉLÈVERAIS MES ENFANTS

PAR JEAN BOUSQUET, O. P.

• • •

PRIX : $0.35

SAINT VINCENT FERRIER

PAR JEAN BOUSQUET, O. P.

• • •

PRIX : $1.00

LES TRIBULATIONS DU CURÉ DE SAINT-TRISTAN

PAR JEAN BOUSQUET, O. P.

• • •

PRIX : $1.25

En vente à **LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

5375, Av. N.-D. de Grâce — Tél. WA. 6765 — Montréal-28

ALBUMS ET BROCHURES

Conçus spécialement pour les enfants de 5 à 8 ans

par Rodolphe Vincent et Odette Vincent-Fumet

Album de luxe : cartonné, 10¾ x 13, imprimé en cinq couleurs

MYRIAM ET BERNARD

Récit d'une aventure de deux enfants qui, sans le consentement de leurs parents, partent en excursion. Victimes de leur désobéissance, Myriam et Bernard jurent, mais un peu tard, de ne plus recommencer.

D'expression simple, le texte est écrit en anglais et en français, en gros caractère, et peut être lu par l'enfant lui-même dès sa première année scolaire.

PRIX : **$1.00**

■ ■ ■

Album illustré, en 2 couleurs, 8 x 10½

SEPT CADEAUX PRÉCIEUX

Prix : $0.35

■ ■ ■

Historiettes enfantines : 4 petits albums coloriés, 4¾ x 6¼ : $0.10 chacun

LES JUMEAUX — LES DEUX AMIS DE ROSETTE

ANNIVERSAIRE — LA LOTION DE MAMAN

Albums religieux : 2 petits albums coloriés, 4¾ x 6¼ : $0.10 chacun

NOTRE PÈRE — LA MESSE ET TOI

Légendes dorées et contes du moyen âge : 2 brochures, en couleurs (4 contes pour enfants de 8 ans et plus) 6¼ x 9 : $0.10 chacun

SYLVESTRE ET CONSTANTIN

et LA DESTINÉE D'UN PRINCE D'ÉGYPTE

SAINTE MARTHE et TRISTAN ET ISABELLE

Spécial : $2.00 pour les dix titres

■ ■ ■

En vente à **LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

5375, Av. N.-D. de Grâce — Tél. WA. 6765 — Montréal-28

Devenez propriétaires...

La Compagnie Mutuelle d'Immeubles Ltée

(Incorporée par Charte Fédérale en 1903)

Certificats d'épargne
Versé à ses membres : $11 000 000

Siège Social : 1306 est, rue Sainte-Catherine Montréal

Ch.-Auguste Gascon, Prés.

J.-Ed. Jeannotte, Vice-Prés.

J.-Art. Tremblay, Sec.

tél.. CR. 9957 6296, Rue ST-ANDRÉ, Montréal

LES PRODUITS MADELON ENRG.

EXCELLENT CONTRE:
MAL de TÊTE, de DENTS, d'OREILLES : GRIPPE . RHUMATISME .

TÉL. 3-9472

PHOTO - LITHOGRAPHIE INC.

Création et impressions lithographiques en une ou plusieurs couleurs

30, AVENUE CONWAY QUÉBEC, P. Q.

A. DESLAURIERS & FILS Ltée

MANUFACTURIERS DE :
Portes et Châssis — Ameublements d'église, tels que : bancs, stalles, confessionnaux, etc. — Mobiliers scolaires

68, rue Lalemant — Québec, P. Q.

FRS. POULIOT
GÉRANT

TÉL. BUREAU : 2-5212
RÉSIDENCE : 2-5251

La Maison SYLVIO MARCEAU Enrg.
DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES
AMBULANCE JOUR ET NUIT
182, MARIE DE L'INCARNATION
800, RUE ST-VALLIER QUÉBEC

Tél. 5-9739

LAGUEUX, E. & FILS Ltée
OPÉRATION FORESTIÈRE — BOIS — PULPE

35, Côte du Palais — Québec, P. Q.

Tél. DExter 1163

COLLES DE TOUTES SORTES
En poudre, en flocons, flexible, en pâte, liquide
National Adhesives (Canada) Ltd.

2125 Remembrance Road Lachine

TÉL. 2-9411

KELLY ET LEDUC
FERRONNERIE

67, rue WELLINGTON HULL, P.Q.

PAUL-E. GAZEIL

FIXEZ-VOUS UN BUT

Prenez la résolution d'économiser $50, $100, $500 ou $1 000 en trois mois, six mois ou un an. Ce but fixé, ne le perdez jamais de vue. Persévérez, malgré les difficultés du début. Vous l'atteindrez. Vous le dépasserez. Ouvrez aujourd'hui un compte d'épargne à la

BANQUE CANADIENNE NATIONALE
540 BUREAUX AU CANADA
67 SUCCURSALES À MONTRÉAL

HOMMAGES
Collège Sainte-Marie
R. Père JOSEPH PARÉ, S. J.
RECTEUR

MONUMENTS
J. BRUNET Ltée
DEPUIS 1877
4485, CHEMIN CÔTE DES NEIGES
WE. 2640 MONTRÉAL

Hommages d'un ami

"AVE MARIA"
IMAGES-SOUVENIRS DU ROSAIRE
rappelant les douleurs et les allégresses de la Vierge *(approbation ecclésiastique)*
Dimension de l'image : 12¾ x 9¾ — Gravure sous verre avec encadrement doré
Faites votre commande par poste dès maintenant ! Nous expédions — le tout soigneusement emballé — aux États-Unis de même qu'au Canada sans frais de poste.
Nos sincères remerciements pour votre encouragement !
SKODA & FILS LIMITÉE
PRIX : **$1.00**
1506, Bleury, Montréal-2, P. Q.

POINTE AU CHENE
R. Père A. SAINT-PIERRE, O. P.



Un roman scout qui fait penser à quelque beau récit de chevalerie.

Un feu de camp rallumera dans cette pétillante jeunesse l'ardeur irrésistible qui doit enflammer tous les jeunes, pour qu'ils hissent toujours plus haut le drapeau qui les réunit et qui les guide.

On lira avec intérêt ce vivant récit qui démontre d'une façon concrète que le scoutisme est une excellente méthode moderne d'éducation intellectuelle, physique, professionnelle et civique.

192 pages — 23 cm. — $1.00

En vente à **LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**
5375, Av. N.-D. de Grâce — Tél. WA. 6765 — Montréal-28

GÉRARD GÉRARD LIMITÉE
ENTREPRENEURS PLÂTRIERS

SUCCURSALE À OTTAWA
SUITE 103 — 18, RIDEAU
TÉL. 2-9872
QUÉBEC :
89, RUE FLEURIE
TÉL. 5-7881

SPÉCIALITÉS :
OUVRAGES D'ÉGLISES, COUVENTS, ÉCOLES, ÉDIFICES PUBLICS

TÉL. DOLLARD 5512
933 RUE ST-ROCH
MONTRÉAL

MULTIPLIEZ VOS CHANCES DE SUCCÈS

OUVREZ UN COMPTE D'ÉPARGNE À

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

TÉL. FRONTENAC 3186*

LAITERIE PERFECTION DAIRY LIMITÉE LIMITED

2565 CHAMBLY MONTRÉAL

Casavant Frères Limitée
FACTEURS D'ORGUES
ST-HYACINTHE, P. Q.
ÉTABLIE EN 1880

Compliments de

DAMIEN BOILEAU Ltée, Entrepreneurs
705, Beaumont Montréal, P. Q. Tél. CRescent 4183

Achète bien
qui achète chez

Dupuis Frères
LIMITÉE

Au service du public
depuis 1868

EUGÈNE CÔTÉ
PRÉSIDENT
J.A.&M.CÔTÉ LTÉE
Manufacturiers de chaussures
ST-HYACINTHE

CONSULTATIONS { 2 à 4 Hres P.M. / 7 à 8 — P.M

Dr P. del Vecchio
SPÉCIALITÉ:
MALADIES CHRONIQUES
CANCER, TUBERCULOSE,
ASTHME, RHUMATISME
TÉL.: FR. 1895
900 est, Sherbrooke

HOMMAGES
du
COLLÈGE
JEAN DE BRÉBEUF
R. P. Lucien Thibodeau, S.J.
RECTEUR

Revue mensuelle publiée à St-Hyacinthe, P. Q.

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »

ABONNEMENTS : CANADA : $3.00 ; ÉTRANGER : $4.00 ; AVEC LE ROSAIRE : $0.50 EN PLUS ;

LE NUMÉRO : $0.30 ; ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00

DIRECTION : 3500, AV. LAVAL, MONTRÉAL-18

ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique

IMPRIMÉ À L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE, NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28